

L'ÉDUCATEUR

CULTUREL INTERNATIONAL

REVUE PÉDAGOGIQUE DE L'INSTITUT COOPÉRATIF
DE L'ÉCOLE MODERNE (PARAIT 3 FOIS PAR MOIS)

Dans ce numéro

C. FREINET : Ce qui est primordial dans le progrès humain.

P. RIGOBERT : Une émission de télévision.

E. FREINET : Nous vivons de la réalité.

Livres et revues

Vie de l'Institut

Pédagogie internationale

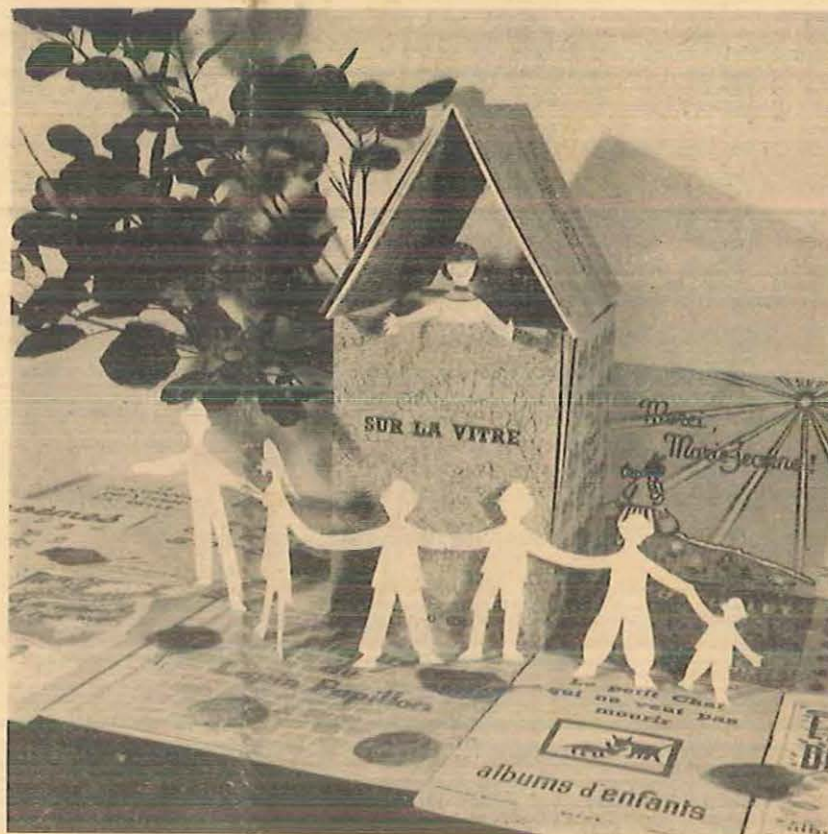
R. JARDIN : Au congrès annuel de la Coopérative italienne.

C. FREINET : Les brevets à l'École Moderne.

E. FREINET : Santé d'abord.

PARTIE PRATIQUE

25 enfants par classe



(Photo J. Bens)

TARIF DES ABONNEMENTS

L'ÉDUCATEUR	FRANCE. 1 an 900 fr. ETRANGER. — 1.100 fr. C.C.P. Marseille 115.03 au nom de Coopérative de l'Enseignement Laïc - Place Bergia - Cannes (A.-M.)
3 numéros par mois	
1 numéro culturel	
2 numéros de travail	

20 NOVEMBRE 1955
CANNES (Alpes-Maritimes)

6

EDITIONS DE L'ÉCOLE
MODERNE FRANÇAISE

V. - Chapeau bas devant le passé Bas les vestes pour l'avenir !

Ne prenez pas systématiquement le contre-pied de ce qui est. Toute formule de travail et de vie, même médiocre, est obligée, pour durer, de s'accommoder plus ou moins des éléments individuels et sociaux qui la conditionnent. Et le génie obscur des chercheurs anonymes peut la marquer d'une éminence qui donne sa valeur humaine à la tradition.

Mais nous en serions encore à la préhistoire si ne s'étaient levés, çà et là, et si n'étaient encore innombrables les insatisfaits et les illuminés qui vont, tendant leurs mains vers l'insaisissable, pour essayer de dépasser ce qui est, de scruter la nuit qui les oppresse. Ce sont leurs audaces qui marquent les lentes étapes du progrès, même et surtout s'ils en sont les injustes victimes.

Ne croyez pas que vous deviez, à l'Ecole, emboîter passivement le pas à vos aînés, employer leurs méthodes, même si elles étaient à l'époque renommées, user des manuels dont ils se déclaraient satisfaits et fiers. Ils avaient, eux, dressé des digues au bord de la rivière parce que le flot mouvant venait en déchiqeter la terre et en déraciner les arbres. Mais aujourd'hui, les barrages ayant fini leur rôle se sont ensablés. L'eau, même grossie, garde le large. Et vous continueriez à entretenir et à soigner le barrage devenu inutile parce que c'est là que, il y a cinquante ans, vos prédécesseurs l'avaient établi ?

Vous vous appuyerez, certes, sur cet acquis que la vie a rendu définitif, mais, comme l'ont fait les pionniers d'il y a cinquante ans, vous retrouverez et affronterez le flot, et c'est à même ce flot que vous enfoncerez les dérives et que vous établirez, avec un maximum d'ingéniosité et d'efficacité, les nouveaux barrages.

Et vous aurez rempli votre rôle quand ces barrages deviendront, comme les précédents, une conquête toujours difficile sur l'ignorance et l'adversité.

Passer sans réfléchir ni choisir par les chemins que d'autres ont tracés, et sans vous demander si ces chemins vous mènent vraiment vers les buts dont vous sentez la nécessité, c'est imiter la brebis qui suit les drailles où s'engagent depuis toujours les troupeaux, on sait pour quels destins !

Quitter la draille sans autre raison que de ne pas faire comme les autres, c'est perdre délibérément le bénéfice de l'expérience des hommes qui, avant nous, ont œuvré et vécu.

Nous devons être sans cesse aux aguets, éprouver tous nos pas, partir de la tradition, nous y appuyer dans les moments difficiles, mais dépasser et déborder les chemins tracés, jeter des ponts, creuser des tunnels, grimper des côtes, escalader des cimes pour aller toujours vers plus de clarté et de soleil.

Un écrivain pédagogique anglais avait résumé ce sage souci en une formule que nous avons inscrite au fronton de cette page :

*Chapeau bas devant le passé,
Bas les vestes pour l'avenir !*

Ce qui est primordial dans le progrès humain c'est l'activité créatrice de l'homme qui conditionne le progrès technique

Au cours d'un récent Congrès de notre Coopérative italienne, j'expliquais aux jeunes instituteurs réunis la démarche psychologique, pédagogique et philosophique qui nous a menés à des techniques de travail dont l'expérience, aujourd'hui répétée à des dizaines de milliers d'exemplaires, a prouvé la sûreté et l'efficacité. Je disais avec quelle obstination nous partions toujours de la pratique individuelle et collective et je donnais cette formule qui me valut, par la suite, des questions inquiètes de nos camarades secondaires : « Nous ne partons jamais de la théorie ; c'est la pratique, élargie et répétée selon les principes de notre expérience tâtonnée, qui nous découvre et nous permet de formuler la théorie. Si la théorie ne concorde pas avec la pratique, c'est toujours la théorie qui a tort et qu'il nous faut patiemment réviser. »

Il y a vingt ans déjà, en me recevant à Genève où j'affrontais pour la première fois un public éminent, Claparède disait : « Nous avons, dans nos livres, émis des hypothèses, affirmé des formules, établi des théories que nous croyons rationnelles. Par son expérience, Freinet nous en apporte la justification. La concordance entre les idées que nous avons émises et la pratique qui en est faite dans des centaines de classes est, pour nous, la meilleure assurance que nous sommes sur les voies de vérité et d'efficacité. »

Le progrès est comme un chemin à explorer et pour lequel il n'y a jamais trop de pionniers. Les uns partent de la base, hache et pioche en mains, déblayant le terrain, assurant les murs, jetant les ponts, heureux et fiers lorsqu'ils peuvent considérer derrière eux une importante portion de chemin déblayé où s'engagent les promeneurs et les ouvriers.

D'autres partent, pour ainsi dire, du sommet. De la crête où ils se sont hissés par des chemins dont nul autre peut-être ne retrouvera le secret, ils scrutent la pente à explorer et à gravir ; ils éclairent les pics, les gorges et les précipices. C'est leur clarté que, nous, les pionniers de la base, cherchons pour nous guider dans notre marche difficile ; nous la perdons, cette clarté, quand nous nous engageons dans des gorges tragiques à travers lesquelles nous apercevons un coin de ciel bleu ; le bruit des torrents nous empêche souvent d'entendre les appels qui nous viennent d'en haut. Il y a parfois des appels et des clartés qui sont des mirages et qui nous engagent dans des impasses d'où nous avons beaucoup de peine à rebrousser chemin.

Ils sont montés, eux, par des voies qui nous sont inaccessibles et qu'ils sont d'ailleurs impuissants à nous préciser. Et eux-mêmes sont en équi-

libre assez instables sur leurs pics, qui ne sont parfois que des pitons secondaires, d'où ils ne voient plus ni la base, ni les vrais sommets, où ils se sentent comme emprisonnés à mi-hauteur, coupés définitivement des chemins par où passeront demain les chercheurs.

L'idéal, et la condition première du progrès, c'est que ne manquent dans l'équipe ni les pionniers de base, pic en mains, ni les chercheurs qui, des sommets, montrent les voies. Et aussi qu'il n'y ait pas coupure entre les deux fractions de l'équipe, qu'il y ait collaboration permanente pour que progresse le chemin déblayé qui monte vers les cimes.

Nous sommes dans l'équipe de base ; et nous tâchons de détecter, puis de ne plus perdre de vue les vrais sommets. Et lorsque, de temps en temps, nous voyons s'établir les liaisons, lorsque les idées théoriques des sommets concordent avec le résultat de nos propres constatations pratiques et techniques, les unes influençant les autres et inversement, alors nous nous disons, nous aussi, que nous sommes sur une bonne voie et que les chemins que nous traçons seront définitifs.

C'est ce sentiment complexe que nous avons éprouvé à la lecture du livre de René Boirel sur *l'invention* (aux Presses Universitaires).

Ce que dit René Boirel, c'est ce qui résulte de nos propres constatations pédagogiques et psychologiques. Ce qu'il précise en des formules qui devraient être au départ de toute théorie pédagogique, nous l'avons dit souvent, sous une forme moins intellectuelle, plus artisanale pourrions-nous dire. Nous ne savons pas dans quelle mesure l'auteur a pu être influencé directement ou indirectement par le résultat de nos travaux ; comme nous ne savons pas exactement dans quelle mesure tels ou tels livres, telles pensées éminentes nous ont permis, dans notre tâche de chaque jour, de prendre une conscience nouvelle de certaines réalités fonctionnelles. L'essentiel c'est que nous touchions à cette concordance, René Boirel pouvant appuyer ses découvertes sur les chemins que nous avons tracés ; nous-mêmes guidés par cette pensée logique et sûre, atteinte par d'autres voies peut-être, mais qui n'en sont pas moins efficaces.

Il faudrait que, dans les mois ou les années à venir, nous nous appliquions à établir dans d'autres domaines aussi de semblables concordances. Chemin faisant, nous découvrirons peut-être certaines erreurs, nous éviterons des impasses, nous nous méfierons des lumières en mirage. Et nous progresserons en profondeur. Nous construirons sur le roc.

C'est d'ailleurs ce souci d'une collaboration dans laquelle chaque travailleur apporte sa part, qui nous a poussés à la constitution d'une *Gilde Internationale de Travail des Educateurs*, qui contribuera à nous faire dépasser l'isolement de techniciens où nous risquerions parfois de nous enliser.

Pour en revenir à l'invention, nous allons donc puiser dans ce précieux petit livre — que vous lirez ensuite en entier — quelques-unes des pensées et des formules dont vous sentirez l'utilisation pédagogique que nous en faisons déjà et qui nous permettront d'affirmer, face à la scolastique des impasses, que c'est bien nous qui avons raison.

D'abord cette formule que nous pourrions inscrire sur le fronton de nos entreprises :

« Ceux qui croient n'avoir plus rien à apprendre dans les choses de leur état, ne sont pas propres à trouver de nouvelles inventions. »

Cette opinion sur le spécialiste dont nous avons dit souvent les dangers :

« Dans certains cas, le savoir, au lieu d'être une aide, peut être finalement une gêne. Il arrive, en effet, que le spécialiste, parce qu'il a été soumis aux disciplines traditionnelles de son métier, voit moins bien qu'un autre le progrès à accomplir et la façon de le réaliser. Graham Bell ne racontait-il pas : « Je dois précisément ma découverte à mon ignorance de l'électricité. Il ne serait jamais venu l'idée à un électricien d'entreprendre les expériences que j'ai faites, l'idée de créer un courant électrique par l'action de la voix humaine sur une plaque métallique eût été considérée comme chimérique par un savant spécialiste de l'électricité. »

Si le savoir peut handicaper l'inventeur, c'est précisément parce qu'une certaine hardiesse, qui ignore les obstacles prévus par le spécialiste, est nécessaire. »

Je pense à l'opinion si défavorable émise bien souvent sur l'imprimerie à l'Ecole par les techniciens de l'imprimerie. Ce n'est pas en partant de la perfection de l'électricien spécialiste que nous avons mis au point nos boîtes électriques et je me garderai bien d'étudier les réalisations techniques des grandes firmes produisant machines à écrire ou à calculer quand je réaliserai mon rêve de mettre au point des machines semblables pour l'Ecole.

« Une audace particulière, écrit Paul Janet, professeur à la Faculté des Sciences de Paris, et une vigueur juvénile à essayer ce qui peut paraître absurde, caractérisent l'inventeur. » Condorcet ne disait-il pas : « On fait beaucoup plus de choses si l'on en croyait moins d'impossibles. »

Mais c'est surtout à l'important chapitre sur la pédagogie de l'invention que nous nous arrêterons :

« L'influence des éducateurs peut favoriser ou entraver l'épanouissement de la pensée créatrice chez un individu. Du tableau d'ensemble des conditions et des processus psychologiques de l'invention, il doit être possible de tirer des conseils pratiques pour développer le pouvoir d'invention d'un sujet. »

Et voici quelques-unes des règles présentées par l'auteur, et que nous nous excusons de résumer à l'essentiel. Les camarades intéressés liront dans le texte. D'ailleurs, ces règles nous sont, on le verra, très familières :

1° Ce qui caractérise le futur inventeur, dès ses études, c'est sa manière active d'apprendre ;

2° Ne pas trop se spécialiser ;

3° Avoir l'esprit disponible pour accepter la nouveauté. « La science contemporaine, écrit l'auteur, montre que le progrès s'y fait souvent par remise en question des principes mêmes, par une dialectisation des concepts de base. »

(Et cela est particulièrement valable et nécessaire pour la pédagogie et la psychologie dont nous ne devons pas craindre de reconsidérer les principes de base. — C.F.)

« Korzybski définit la santé psychique par la possibilité de rompre tout blocage psychologique. »

4° Ne pas être emprisonné dans une logique trop stricte qui n'admet pas les idées claires et parfaitement rationnelles. En effet, comme le dit Edouard Le Roy, « l'invention s'accomplit dans le nuageux, dans l'obscur, dans l'insaisissable, presque dans le contradictoire. Celui-là ne trouvera jamais rien que des habitudes intellectuelles tyranniques détournent de s'abandonner aux ténèbres fécondes où se déploie l'action intérieure. Peut-être est-ce là le secret de certaines impuissances : un souci malencontreux de rigueur et de précision stérilise plus sûrement que n'importe quel manque de méthode. « L'esprit d'invention est inséparable de l'audace, et l'audace se moque souvent de la logique. »

5° DÉVELOPPER EN SOI LE GOUT DE L'EFFORT.

Mais si l'effort est une condition de la pensée créatrice, il ne saurait être pris pour une fin en soi dans une pédagogie de l'invention : bien souvent, en effet, l'effort détourne du but visé. De même que plus on fait effort pour retrouver un mot, plus il nous échappe, de même plus on s'acharne à trouver la solution d'un problème, plus elle fuit devant nous. L'effort aboutit, dans ces cas, au blocage psychique qu'il faut précisément éviter à tout prix si l'on veut se placer dans des conditions favorables à l'invention. Un trop grand effort est toujours nocif pour la pensée. L'inventeur doit savoir profiter de l'élaboration subconsciente qui se produit pendant les moments de détente. Par suite, s'il faut cultiver le goût de l'effort, il faut se garder du culte de l'effort. »

Et voici quelques conseils pratiques :

a) Prendre l'habitude de noter les idées fécondes au fur et à mesure qu'elles se présentent, de manière à profiter de toutes les rencontres heureuses ;

b) S'entraîner à bien poser les problèmes ; bien formuler les problèmes c'est, en effet, éviter des tâtonnements et des recherches inutiles ;

c) Diriger méthodiquement la recherche ;

d) Développer l'esprit de docilité à l'expérience. L'inventeur, s'il veut réussir, doit être prêt à rectifier son idée sous la pression de la vérification.

Comme on le voit, il s'agit de tout un programme pédagogique qui justifie pleinement l'ensemble de nos techniques et doit donner aux adhérents l'audace qui les lancera sur les voies de l'Ecole Moderne.

Mais l'invention et la création sont-ils vraiment un des piliers de la pédagogie ? Et n'y a-t-il pas d'autres voies que nous aurions le tort de sous-estimer ?

Écoutons, pour terminer, ces quelques observations :

« L'œuvre d'art est la création de l'homme démiurge. Le problème de l'invention est le problème culminant de la philosophie. »

Mais armons-nous cependant de patience, car... « Il est parfois moins difficile de faire une découverte que de la faire reconnaître par ses contemporains. »

C. FREINET.

Une émission de télévision

(Expérience vécue)

En juin 1955, au cours d'une réunion du Comité de production de Télévision à l'Ecole, il m'a été demandé de faire participer mes élèves à une émission qui aurait pour titre : « Du journal scolaire au grand quotidien ».

J'acceptai facilement, c'était mon élément. Nous convenons d'une visite à « France-Soir » pour fin septembre.

1^{er} octobre. — Anne, ma sœur Anne ! Rien.

3 octobre. — Coup de téléphone. On peut y aller. On me demande trois ou quatre élèves. J'en amène dix (billet collectif, malades à prévoir, nécessité de ne pas laisser trop d'élèves à mes adjoints passablement chargés).

Nous visitons, à l'envers, mais nous visitons.

Nous rétablirons l'ordre logique ensuite.

Mes gosses notent, questionnent. Mais pourquoi les ouvriers ne veulent-ils pas dire ce qu'ils gagnent ? Curieuse mentalité que mes gosses ne comprennent pas.

Retour au Clos. Nous n'allons pas à la piscine, ce jour-là.

Textes, mise au point, travail de routine.

Téléphone : le producteur vient prendre contact. Il est étonné de voir les renseignements pris. On lui copie le texte afin qu'il puisse suivre notre travail et préparer le sien.

On fera des prises de vue à l'Ecole pour éviter le transport du matériel. D'accord.

Téléphone. Il faut faire les prises de vues au Centre audiovisuel de Saint-Cloud. D'accord. Trois élèves. On ira à quatre. Drame. Qui va y aller ? On tire au sort.

Judi 10 novembre, départ pour Saint-Cloud. On arrive à 9 heures 30. C'est joli, l'entrée de l'auto-route.

Silence, on tourne.

De 10 heures à 12 heures 15, un enfant seul devant une table, inondé de lumière, suant (il fait chaud sous 5.000 watts). On le prend de face, de côté, par-dessus.

Durée des séquences : 3 minutes.

On va manger avec les Normaliens de Saint-Cloud. C'est bon, mais cher.

14 heures. On va regarder sortir les autos au tunnel. Elles vont vite. Rentrions au studio.

18 heures 15. C'est fini. Ouf !

Durée probable de ce film : 6 minutes !

Pourvu qu'il soit réussi ! Qu'on n'ait pas à recommencer ! On saura cela le 16 ou le 17.

18 novembre. J'ai eu le découpage de l'émission la veille. Freinet était là. Je n'ai pu voir mes élèves. Ça marchera quand même.

Nous voici rue Cognacq-Jay. Ascenseur. 3^e étage. Studio 8. Nous y sommes. Nous avons amené notre matériel ; Jean-Claude a remis la même chemise, le même pull-over que le 10 novembre ; Jacques aussi. Rien ne doit clocher. Il faut répéter.

Où sont les clichés ? « France-Soir » ne les a pas envoyés.

Taxi. Rue Réaumur. On charge. Retour. 600 fr. à payer. Pendant ce temps, la première répétition a commencé. La voilà terminée. Il paraît que ce n'est pas ça. Les enfants



Au journal « France-Soir » : ébarbage du flan

(Photo « France-Soir »)

parlent bas. Ils ne savent plus répondre. Il y en a du monde autour des caméras, des feux !

Je remonte le moral un peu bas !

On recommence. On répète une fois, deux fois la même séquence. Les caméras s'avancent, reculent. Gros plan. Du coin de l'œil, on regarde le poste témoin. Le film fait à Saint-Cloud sort bien.

On enregistre, avec quel mal, la voix du gosse qui annonce l'édition spéciale de notre journal.

Allons, ça peut aller !

Il est midi. Il faut aller manger au 8^e étage. Ascenseur. Que de monde !

Le repas descend bien. Le calme et la confiance reviennent. Allons visiter la maison. Voici Télé-Paris. On va attendre Fernand Raynaud, on lui serre la main. Il raconte de belles histoires !

1 h. 45. Studio 8. L'attente commence. Voyons, tout est en place, il ne manque rien ?

Silence. Antenne.

Comment ? c'est déjà fini ! Vingt petites minutes sont passées. Il paraît que « ça a bien passé l'antenne » !

Attendons les résultats.

Et maintenant, terminons notre édition spéciale, car les demandes arrivent.

RIGOBERT, Vélizy.

L'Art enfantin

Nous vivons de la réalité

Il faudrait un langage neuf pour parler avec simplicité de cette réalité fabuleuse qu'est la grande aventure de l'art, à travers les siècles. Tant de critiques s'y acharnent, diluant ou amalgamant à l'infini les mêmes condensés philosophiques ou raisonnants et qui relèvent des mêmes lieux communs ou du même hermétisme ! « N'en jetez plus ! La cour est pleine ! » comme dit Gnafron et l'on sait jusqu'où peut aller l'inconséquence des faux donateurs ! A l'heure actuelle, on chercherait en vain un critique simplement personnel, susceptible de savoir s'attarder un instant sur une œuvre vive pour en redonner, sans prétention, les résonances qui l'ont ému au lieu de déclencher à propos de tout et de rien, les automatismes du robot de la culture.

Nous sommes, en effet, de plus en plus écrasés par une culture filandreuse d'idées générales, bondissant par dessus les siècles avec une désinvolture inquiétante ; touchant à tous les domaines de la pensée avec la rapidité du prestidigitateur ; faisant miroiter à nos yeux de méchants bouts de papiers entre les verres d'un kaléidoscope. La féerie, elle, est au-delà du simple jeu des idées et des couleurs, dans l'insoupçonné et l'imprévisible de l'émotion vécue. Nous ne ferons jamais rien de la pensée des autres, celle du moins qui ne participe pas à notre alchimie créatrice, car notre culture dépend au premier chef de nos présences avec nous-mêmes. Grande ou petite, elle n'empruntera rien qui déjà ne nous appartienne.

Le plus grand service à rendre à l'Art serait, n'en doutons pas, de supprimer les critiques d'art au profit des belles œuvres mises le plus démocratiquement possible à la portée de tous. S'il nous était donné de voir très souvent des expositions de valeur, si les musées, comme nos cathédrales, étaient ouverts à tous visiteurs, nous atteindrions tout naturellement à une culture personnelle que nous habillerions de nos propres vocables pour la communiquer aux autres. Alors, nous sentirions tous les dangers, toutes les prétentions, et aussi toutes les pauvretés, de la critique métaphysique des spécialistes et tout spécialement de celle qui touche à l'art moderne.

Au départ, le jeu est simple pour le non-initié : il aime ou il n'aime pas. Ce sont les risques du cœur et tant pis s'il se trompe ! Le cœur ne se tromperait pas si les images à aimer étaient plus nombreuses et plus belles ! Il faut bien faire quelque chose de son amour. Et qu'on pardonne aux âmes sans pâture de s'immoler au faux mirage du pompier... si le pompier les sauve du néant.

Dependant le pompier n'est pas dans la nature. Les beaux paysages lavés de pluie ou fleuris de printemps attirent nos regards et captent notre cœur par des détails intimes et par leur atmosphère exclusive. Le pathétique des êtres, la poésie des choses nous surprennent en coup de foudre ou nous séduisent par persuasion. Nous sommes dans la mêlée de la réalité adorable.

Cette réalité, nous aimerions la peindre si nous en avions la possibilité, ce qui veut dire que nous sommes réalistes par goût et par besoin. Nous aimerions éterniser au-delà de nous-mêmes le coin de fenêtre et le familier pot de fleurs, le chien Riquet ou les trois pommes du compotier. C'est la chose

réelle pour nous qui compte le plus et notre petite histoire est faite des détails aimés qui accompagnent notre destin et aussi des grands sentiments qui l'agitent. C'est cette notion du réel marqué de drame qui nous expose aux tentations du pompier si nous ne brisons à temps la coque de notre solitude pour gagner le large de la culture.

Si nous nous reportons, en effet, aux grandes œuvres qui évoquent ces coins de tendresse qui sont les nôtres, l'idée que nous nous faisons de la simple image va considérablement s'élargir. Trois pommes dans un compotier, c'est un petit détail de notre cadre familial, appelé à disparaître, mais si nous savons comment de nobles mains les ont immortalisées, nous nous serons agrandis d'une sorte d'initiation préalable à l'art de peindre des pommes : celles peintes par Caravage dans son Bacchus adolescent ; celles du Tintoret dans la Cène, sont œuvres de même époque et pourtant si différentes ! Les pommes bleues de Cézanne sont alourdies de son tourment ; les pommes feuille-morte du Picasso 1908, les pommes roses et veloutées de Bonnard, celles écarlates de Matisse transposent la réalité-pomme jusqu'à la délectation. Cette charge affective nous devient progressivement perceptible et d'instinct désormais nous récuserons les pommes-pommes des chromos de bazar qui avaient jusqu'ici nos préférences.

Nous pouvons faire les mêmes constatations et avec plus de raison encore, si nous nous en rapportons au portrait. S'il nous était donné de voir défiler devant nous les célèbres portraits qui, de Jean Fouquet à Picasso ont immortalisé les artistes qui les ont créés, nous acqueririons très vite l'évidence de la marque personnelle que chaque peintre a imprimée à son modèle. Certes, nous aurions plus de sympathie pour les visages si méticuleusement transcrits par les Clouet que pour les figures fantastiques de la période des monstres de Picasso. Mais, du moins, nos préférences surgiraient à bon escient de comparaisons établies entre portraits de qualité dont chaque trait est signé de l'artiste plus et mieux que par un authentique nom.

Car, ce qui compte au premier chef pour chacun de nous et plus encore pour l'artiste, c'est l'émotion que fait naître en nous la réalité. « Un paysage est un état d'âme », et signifier cet état d'âme c'est créer du nouveau avec le réel comme prétexte. « Créer des ensembles nouveaux d'éléments connus, constitués par des allusions ou des métaphores purement plastiques », a écrit Juan Gris, tel est le souci du peintre.

On pourrait, certes, faire le reproche « aux allusions et aux métaphores » d'être chez nombre de nos inventeurs modernes, par trop lointaines par rapport au sujet. Certes, il y a une réalité au-delà du formel mais tout le drame de l'humain ne peut se dire avec quelques couleurs et quelques lignes. Il ne faut pas oublier que les premières outrances du cubisme ont pris naissance dans les discussions oisives et souvent oiseuses de jeunes artistes de 20 ans. « Il me semble, disait à leur adresse le consciencieux Degas, que ces jeunes gens cherchent à faire quelque chose de plus difficile que la peinture. » C'est, il est vrai, quand l'amour devient difficile qu'il risque de som-

brer. Alors il a besoin de l'explication pour donner le change.

C'est ce besoin d'explication avant et après la création de l'œuvre qui a déterminé la forme même d'une critique d'art faisant figure de culture universelle pour justifier l' inexplicable ou légitimer le paradoxe. Quand Picabia, pour citer un « dada » entre une bonne vingtaine d'autres dadas, peint deux pistons mécaniques associés en série sous le titre « Parade amoureuse », il fait peut-être un rapprochement spirituel mais certainement pas une peinture digne de ce nom. Sur le plan humain, il faut le reconnaître, la métaphore est d'assez mauvais goût. Quoi qu'il en soit, les clients amateurs d'art ont misé sur ces œuvres inouïes d'inconséquences et justifié la critique donnant corps aux théories inconsistantes des cubisme, dadaïsme, futurisme, surréalisme, justifiant jusqu'au ridicule la persistance des lois plastiques hors de l'objet et dans des domaines qui relèvent plus de la psychiatrie que de l'art.

Il est un argument, peut-être trop facile, qui semblerait légitimer en apparence ce culte de la divagation. « Notre époque, dit la critique, est celle de la vitesse et de l'inattendu. L'ère atomique nous déracine du passé : la mémoire devient inutile ; l'imagination est la faculté maîtresse qui prépare l'avenir. Il est donc juste qu'elle prenne le pas sur la sensibilité pour devenir démarches et signes tout comme la science, au-delà de la réalité. »

C'est peut-être régler un peu vite le sort de la réalité, car la réalité c'est aussi notre joie de vivre et l'homme est exigeant avec son bonheur.

Le moment est pour nous favorable de nous pencher vers cette activité créatrice de nos enfants, œuvrant en pleine genèse, aboutissant toujours à l'œuvre vraie dans la plénitude du Ravi ; sans souci d'en justifier la raison parce qu'elle est dans la vérité des choses. Nos petits ne se posent pas de problèmes métaphysiques sur « la transparence » quand ils dessinent des objets empiétant les uns sur les autres. Pas davantage, ils ne divaguent sur « le passage de la 3^e à la 4^e dimension » quand ils superposent les épisodes d'un dessin anecdotique. Ils n'ont pas besoin de compiler des archives pour retrouver les expressions ésotériques des primitifs. Il n'y a jamais pour eux rupture entre le sujet et l'émotion : il coule comme l'eau et il est dans leur nature de dire leur poème de la joie car, d'abord, c'est le bonheur qui compte.

Si la réalité n'est pas un poème, elle n'est pas une œuvre d'art. De la création, au milieu de ses ordres et de ses cataclysmes, monte le chant du monde que l'artiste nous redonne agrandi de son tourment. Ce tourment, qui est aussi le nôtre, et qui appelle les hommes à la communion.

ELISE FREINET.

LETTRE OUVERTE A MONSIEUR B...

Monsieur Delfolie expose dans une revue d'enseignement sous la rubrique « Musique et Morale », un talent de moralisateur très « fin du XIX^e ». Je souris. Il trouve des admirateurs ; je m'amuse. On lui demande de collaborer à « Jeunes Années » éditées par les Francs-Camarades (250.000 exemplaires), cela dépasse les bornes.

Je ne dénie pas à M. Delfolie le droit de moraliser encore que ses diplômes, son ascétisme ne lui donnent aucun titre particulier. Pourtant, il m'a toujours semblé que schématisme et morale étaient incompatibles. La morale est, à mes yeux, harmonie, équilibre et s'accommode mal d'une pensée guidée.

La morale prêchée par M. Delfolie est celle de la confusion.

Dès le départ, il est difficile de croire au pouvoir moralisateur souverain de la musique quand on a vu des nazis torturer des juifs ou des résistants au sortir d'un concert de Beethoven ! L'art apporte une exaltation, mais l'exaltation n'est pas en soi une vertu de caractère moral. Quant à la leçon elle-même, qu'on ne cherche pas à nous leurrer ! ce n'est pas l'absence de maximes enivrantes (car il y en avait !) sur les cahiers du jour d'une génération qui a provoqué les tueries de 1914 et la suite, mais, au contraire, la naïve suffisance des moralistes en chambre.

Le temps est passé où l'on pouvait parler en termes abstraits d'IDEAL, de MORALITE, de CIVILISATION. Quelle définition du COURAGE, du TRAVAIL, FAMILLE, PATRIE faut-il adopter après la période si résolument moralisatrice de l'occupation ?

A ces « mots qui ne sont que des mots et presque des mensonges », les Francs-Camarades auraient pu préférer la part de Freinet, ce que l'Ecole Moderne apporte de neuf dans le travail, l'idéal, l'amour du beau, l'amitié.

Il est, certes, plus économique d'imprimer une page de belles paroles qu'une brochure de recherches personnelles, mais les signatures des maximes imprimées ne nous impressionnent pas. Peut-être peut-on au continent du génie découvrir quelques îlots que satisfassent la quiétude des gens étroits ; quant à nous « bougeotteurs et vacanciers » préférons explorer plus avant.

Pour reprendre les termes de M. Delfolie, qu'il nous soit permis de préférer la morale vivante de la rue qui n'est pas que ruisseaux boueux, mais seuils de portes accueillantes et vieux pavés d'anciennes barricades plutôt que le réduit intérieur peuplé de génies momifiés par la légende.

Michel BARRÉ (S.-M^{me})

Les prochaines grandes manifestations de la Guilde de Travail des Educateurs (GITE)

Le travail est commencé sur le plan international au sein de notre Guilde de Travail (GITE). Sont particulièrement actives les commissions suivantes :

- Sciences physiques ;
- Mathématiques ;

- Sciences naturelles ;
- Latin ;
- Mesure et rendement ;
- Procédés audio-visuels ;
- Art enfantin ;
- Echanges interscolaires.

Sont prévues pour une date assez rapprochée :

- La réalisation des premiers prototypes de BT 2^e degré ;
- Une grande exposition artistique qui

est d'ores et déjà en préparation à Lausanne ;

- Une exposition de journaux scolaires prévue par le Musée Pédagogique pour octobre prochain ;
- Des réunions de travail ;
- Et, pour septembre prochain, une nouvelle grande rencontre de la GITE.

Faites connaître la Guilde et mettez-vous en relations avec les travailleurs pour les diverses disciplines.

Pédagogie des débuts du calcul, rapport présenté par G. MIALARET. — Publication UNESCO.

Il s'agit encore là d'une publication consécutive à une rencontre d'experts sous l'égide de l'UNESCO (1954) ; le Colloque n'était d'ailleurs que National et M. Mialaret, assistant chargé du laboratoire de psycho-pédagogie de l'E.N.S. de St Cloud, en a rédigé le rapport.

Disons toute de suite que le vœu formulé dans le compte rendu précédent se trouve là réalisé. La brochure est simple, pas trop copieuse, avec une première partie plus théorique, particulièrement nourrie, mais à la portée pourtant des lecteurs non spécialisés, et une deuxième partie d'aspects pratiques.

Ce rapport nous a hautement intéressé, car il s'inscrit dans le cadre de nos recherches actuelles pour un meilleur enseignement mathématique à l'Ecole primaire. Les longues citations que nous en donnons doivent inciter nos camarades à lire cet important rapport.

Nous sommes d'abord très heureux de trouver sous la plume autorisée de S. Mialaret un certain nombre d'observations et de formules qui ont été à la base de la pédagogie que nous nous appliquons à promouvoir.

.....
Une initiation au calcul ne doit pas être considérée uniquement comme un apprentissage de techniques, de procédés, de recettes empiriques ; elle doit chercher à provoquer chez les sujets une véritable gymnastique intellectuelle, à créer une nouvelle attitude logique devant les divers phénomènes de la vie courante, à initier à une forme de raisonnement qui constitue une importante promotion psychologique.

.....
Les éducateurs restent souvent les derniers parmi les professionnels de tous ordres, à examiner lucidement le "matériau" sur lequel s'exerce leur activité : l'artisan ébéniste connaît les qualités du bois et son œuvre n'est valable que dans la mesure où il a su exploiter les possibilités de la matière à travailler. De même l'éducateur ne peut faire œuvre solide que dans la mesure où il connaît les possibilités psychologiques de l'élève et où il peut analyser les réactions de l'enfant à tel ou tel processus éducatif.

.....
L'anthropocentrisme de l'éducateur est tel que, souvent, ce qui n'a pas été appris dans les conditions scolaires régulières est négligé, pour ne pas dire méprisé. L'éducation de base doit plutôt chercher à partir des connaissances déjà existantes, des notions déjà assimilées partiellement grâce à l'expérience antérieure ; et compléter, relier ces îlots psychologiques, construire à partir de là une trame solide sur laquelle s'appuiera le développement logique et mathématique.

LIVRES ET REVUES

Mais il est nécessaire d'insister sur un point très important, passé souvent sous silence. Ne croyons pas qu'un enseignement prématuré ou trop rapide n'ait, pour conséquence, qu'une mauvaise acquisition des connaissances présentées. Une nourriture spirituelle indigeste donne naissance à toute une série de réactions dangereuses pour l'équilibre et la santé psychologique de l'enfant ; il provoque des attitudes mentales et des difficultés affectives qui vont orienter le développement psychologique sur une voie qui risque de devenir rapidement dangereuse. La pédagogie de l'échec est à l'origine de nombreuses désadaptations scolaires et sociales dont la solution exige ensuite un très grand nombre d'efforts. L'enfant croit ne pas comprendre, se juge incapable d'assimiler les notions mathématiques les plus élémentaires ; présente une curieuse inhibition devant tout ce qui semble se rapprocher d'une activité numérique quelconque. Un véritable brouillage s'opère dès que s'introduit un symbole mathématique, si simple soit-il. Les nombreux échecs constatés au niveau de l'initiation mathématique dans le second degré, ont souvent leur origine dans une mauvaise pédagogie de la toute première initiation et une véritable "psychopédagogicothérapie" devient indispensable. Pourquoi ne pas éviter toutes ces difficultés en prenant, dès le début, les précautions nécessaires ?

.....
 Ce sont autant d'excellentes observations que nos camarades devraient méditer.

Nous n'apporterons qu'une critique, il est vrai assez grave, touchant la technique de travail.

Que faut-il à l'éducateur pour qu'il puisse atteindre à cette conception plus juste de l'initiation mathématique des jeunes enfants ? « L'éducateur devra posséder un sens psychologique suffisamment aiguisé pour que, tout en connaissant clairement le but à attendre, il ne confonde pas progression mathématique et possibilité psychologique... »

Idéalement parlant, bien sûr. Dans tous les domaines, si nous connaissons suffisamment la psychologie et les mystères du comportement des enfants, alors nous aurions de grandes chances de ne pas faire fausse route. Malheureusement cette science psychologique n'est encore qu'au b a ba et force nous est de promouvoir des techniques de travail,

autant que possible éprouvées, qui nous permettront d'éviter les fausses manœuvres.

Dans ce domaine de la pratique, tout reste à faire. Nous ne devons pas craindre de reconsidérer les problèmes et les techniques, et même les conclusions de Piaget. La deuxième partie du rapport représente donc pour nous une série d'expériences, mais qui restent des expériences.

C'est à même la pratique de nos classes que nous mettrons la pratique en accord avec les théories pour lesquelles nous sommes heureux de constater notre accord.

C. F.

(C.F.L.)

L'enseignement des langues vivantes, recueil d'études rédigées à l'occasion du Stage international organisé par l'UNESCO à Ceylan en 1953. UNESCO.

Les rencontres de personnalités pédagogiques venant de divers pays, et toujours représentatives pour leur spécialité, ont toujours un très grand intérêt. Pendant quatre semaines, les membres du stage réuni à Ceylan, venus de 18 pays, ont non seulement étudié le rôle de l'enseignement des langues vivantes dans le développement de la compréhension internationale en général, mais aussi abordé un grand nombre de questions purement pédagogiques, concernant la meilleure façon d'enseigner les langues de grande diffusion.

Un chapitre spécial est consacré à l'enseignement des langues à l'Ecole primaire. « Chez un jeune enfant, l'acquisition par mutation l'emporte sur l'acquisition par analyse. Mais cette capacité d'apprendre en imitant décline constamment à mesure qu'augmente chez l'enfant la capacité d'acquisition analytique ou conceptuelle. C'est, semble-t-il, dans cette première période que l'enfant apprend le mieux et le plus facilement une seconde langue.

Le Pr Emile de Sauzé écrit : « Tous les enfants qui connaissent leur langue maternelle peuvent naturellement apprendre une autre langue au cours des années qu'en méthodologie on appelle la période bilingue. La nature a donné à l'enfant, jusqu'à l'âge de 11 ou 12 ans, le don précieux d'apprendre une langue empiriquement par mutation, par osmose, sans même se rendre compte des analogies que cette langue présente avec sa langue maternelle, ni des différences qui l'en séparent. A l'âge mental de 11 ou 12 ans, la nature retire progressivement ce don. L'élève commence à comparer la langue nouvelle à la sienne ; il analyse les éléments linguistiques ; il cherche à généraliser et il tolère difficilement un enseignement purement empirique. »

Nous faisons cette longue citation parce qu'elle corrobore nos propres observations qui sont, on le sait, à la base de nos méthodes naturelles d'apprentissage des diverses disciplines.

Un chapitre spécial du recueil est consacré à la correspondance internationale pour l'apprentissage des langues.

Nous formulerons un vœu en terminant : ce serait que l'UNESCO produise à la suite de ces stages si importants deux éditions du compte rendu : l'une qui pourrait être polygraphiée, donc complète, à l'intention des étudiants ou des spécialistes intéressés ; l'autre plus réduite, à l'intention du lecteur non spécialisé qui se tiendrait avec profit au courant des grandes questions ainsi débattues.

C. F.

☉☉☉

Anne BRAILLARD : *Anne à l'École*. Contes illustrés par l'auteur. Un album de 48 pages in 4°, avec gravures 4 couleurs. 600 fr. (Ed. Pierre Horuy, Paris.)

Dans le *Prière d'insérer*, les éditeurs affirment :

« Pour la première fois, un enfant de onze ans écrit des histoires d'enfant de onze ans... Jamais encore un enfant n'avait ainsi illustré ses propres écrits. »

Il est vrai que les histoires vivantes et vécues que nous publions depuis vingt ans et qui sont consignées dans 200 *Enfantines*, nos *Gerbes* et surtout nos *Albums d'enfants* si merveilleusement illustrés, n'ont pas bénéficié du battage fait autour d'un auteur qui a reçu les louanges d'André Maurois, Paul Gérauld et Michel Simon.

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que ce livre ne porte pas témoignage en faveur de la supériorité de certaines œuvres d'enfants. Nous pourrions offrir beaucoup mieux le jour où les libraires comprendront la valeur des principes qui ont permis des productions dont nous pouvons avoir quelque fierté.

☉☉☉

Le Parlement aux mains des banqués, par Paul RASSINIER.

Notre camarade Rassinier est une sorte de don Quichotte chargeant, non les moulins à vent, mais les vices, les préjugés, les mensonges, la vénalité.

Dans une élégante plaquette de 64 pages (120 fr. franco), il décortique notre pseudo-démocratie.

Il commence par démontrer comment on acquiert le pouvoir. « La règle d'or est de parler en se penchant à gauche pour être élu, et d'agir en se penchant à droite pour le rester ». Une fois en place, le jeu est plus facile. Pour notre ami, ce sont les banques qui, appuyant de leur puissance, amènent les changements d'orientation subtils ou brutaux.

Le fond de l'affaire d'Indochine, des événements d'Afrique, les rivalités pro et anti-américaines, tout s'éclaire par la lutte sournoise ou ouverte — ou par la collaboration provisoire — des groupes bancaires.

Comme Rassinier n'a pas peur d'appeler banques et politiciens, même les plus cotés, par leurs noms, sa brochure fait du bruit dans la mare parlementaire.

Les élections approchent. La plaquette de Rassinier est un documentaire et une arme, à étudier et diffuser.

Candasse ou le Huitième Pêché Capital : par Paul RASSINIER ; ouvrage de 300 pages publié par « l'Amitié par le Livre » (810 fr. franco).

« Un roman satirique du demi-siècle » comme l'annonce l'éditeur ? Autobiographie d'un vieux militant d'avant-garde ? Esquisse historique sérieuse des cinquante dernières années ? Un divertissement dans le genre *Candide* ? Tout cela à la fois, mêlé d'un humour, bon sens critique et parfois aussi une émotion profonde.

La brochure et l'ouvrage peuvent être demandés à Louis Louvet, 34, rue des Bergers, Paris. C.C.P. Paris 880.87.

CLERC (Seine-et-Marne).

☉☉☉

H. CLAYETTE : *L'automobile, machine merveilleuse*.

LEROI-GOURHAN : *Les Hommes de la Préhistoire : Les chasseurs*. (Collection *La Joie de Connaitre*, Bourrelier, éditeur, Paris : 480 francs.

A chaque parution nouvelle dans cette collection, nous louons la présentation de ces livres, l'abondance et la sûreté de la documentation, l'illustration toujours abondante et parlante.

Ces livres conviennent tout particulièrement aux enfants de 14-15 ans, éventuellement à nos fins d'études.

Pour nos classes, elles complètent notre collection BT et ont leur place naturelle sur les rayons de notre Bibliothèque de Travail.

C. F.

☉☉☉

NERET : *Etudes pour nos enfants : De la Maternelle aux Grandes Ecoles*, (Guide pratique de l'organisation et de l'orientation scolaire. Lamarre, éditeur).

Contient les documents officiels ainsi que les explications qui les commentent et les adaptent. Très utile pour ceux qui ont à orienter leurs enfants.

☉☉☉

A. ROZIER-CARREL : « *Le Roman d'une Souris de Laboratoire* ». S.A.M. Les beaux livres - 1954. Collection scientifique « Le Monde et l'Homme ».

Sauf le chat, les animaux domestiques ne jouissent pas, en général, d'un sort très enviable. Les plus deshérités sont peut-être les « souris de laboratoire », animaux ultra-sélectionnés, standardisés, abâtardis, élevés en nombre prodigieux (plusieurs millions dans certains laboratoires américains) pour être, finalement, sacrifiés sur l'autel du Dieu moderne : *La Science*. Grand prêtre de cette religion nouvelle, le Dr Rozier-Carrel a tué beaucoup de ces petites bêtes ; pourtant il les aime et, dans son livre, il les étudie non en spécialiste, mais en homme sensible.

Il raconte la vie, bien courte, et la mort douloureuse d'une de ces souris

et en profite pour nous faire faire une incursion dans le prodigieux domaine des recherches biologiques actuelles. C'est que, pour l'endocrinologie, la cancérologie, la radiobiologie et bien d'autres sciences en logie, les souris constituent « un matériel animal incomparable ». Un grand scientifique a pu dire que la création de la lignée pure chez les souris «...doit être considérée comme une des plus grandes découvertes médicales de tous les temps ». Cette partie de l'ouvrage n'est pas la moins intéressante. Elle a le mérite de dévoiler un aspect très peu soupçonné des sciences biologiques. Mais ce livre renferme également des passages émouvants, ne serait-ce que la mort de cette souris « petit être obscur qui a, certes, malgré elle, donné sa vie pour que des hommes sauvent la leur ou souffrent moins ».

Les hommes méritent-ils de tels sacrifices ? L'auteur semble le penser. C'est nombreuses réflexions désabusées pendant, tout au long de l'ouvrage, de vent qu'il ne se fait guère d'illusions sur l'espèce humaine et qu'il la connaît bien — aussi bien que les souris.

G. MAILLOT.

☉☉☉

Le problème de l'Inspection et l'Éducation nouvelle, par Robert DOTRENS. Ed. Delachaux-Niestlé, 26, r. St Dominique, Paris 7^e.

Il ne s'agit pas d'un livre récent puisqu'il a été écrit en 1931. Il traite pourtant d'une question d'actualité, puisqu'il pose des problèmes qui n'ont pas encore été résolus.

Chargés de vastes circonscriptions, accaparés par des tâches administratives croissantes, les Inspecteurs doivent souvent se borner à constater, à contrôler, à surveiller.

Or, l'essentiel de leur tâche devrait consister à améliorer l'état existant, à provoquer un progrès.

Dotrens propose à cet effet : les entretiens personnels, la documentation procurée par l'Inspecteur aux maîtres, la conférence (non la conférence pédagogique classique, mais de petites réunions groupant au maximum 40 instituteurs), la création de classes expérimentales, les stages, les expositions.

Il demande à l'Inspecteur de devenir un conseiller, d'avoir l'esprit de collaboration : « Il n'y a pas dans l'école les maîtres d'un côté, les supérieurs hiérarchiques de l'autre, mais des éducateurs qui ont ensemble à résoudre un difficile problème, celui de l'éducation de l'enfance. »

L. L.

☉☉☉

André VERDET : *L'Oiseau et le Barrage*. Les Editeurs réunis.

Il est exact que les petits oiseaux et les petits enfants lient souvent amitié et se comprennent mieux qu'avec des paroles. C'est ce qui se passa entre l'oiselet orphelin et le petit-homme-à-la-

voix-douce. Au premier plan, il y a la haute vallée où gronde le torrent et la nature sauvage qui n'est pas le chaos des solitudes mais le coin de paradis qui abrite la joie et la sérénité des bêtes.

L'homme vient : de ces eaux vives qui se fracassent inutilement sur les rochers, il va falloir faire quelque chose ! On apporte des engins mécaniques qui grincent, martellent, frappent, mugissent. Le tintamarre de la ferraille couvre la voix du torrent et les oiseaux apeurés désertent la vallée du bruit et des hommes aux mains dures.

Heureusement qu'il y a au milieu de cette infernale activité quinquennale, l'âme pure du petit garçon-à-la-voix-douce qui, lui, aime le barrage et la fée électricité si utile pour éclairer la joie des hommes, leurs grandeurs — et leurs misères aussi !

Mais sans ce petit slogan de la nécessité industrielle, quel beau poème aurait été cette simple histoire écrite comme une chanson par l'âme candide du doux poète qu'est André Verdet !

Si quelqu'un s'en réjouirait, c'est certainement Suzanne Roland qui, si gentiment, offre ses belles images sensibles et ingénues. Mais comme nous la plaignons quand elle dessine le noir pylône et la courbe géométrique du grand barrage aux millions de kilowatts ! Elle n'était vraiment pas faite pour ça, elle non plus !

Qu'importe ! Le livre est très beau et on aime le lire. C'est une référence.

E. F.

©©©

Dans l'Education Nationale du 24 novembre, R. FRANCK étudie la question de *La salle de travail manuel*.

Nous apprécions ce souci, qui tend à se généraliser, de permettre, pratiquement et techniquement, le travail manuel scolaire, dont M. Leif a dit dans quel esprit il fallait en prévoir l'usage.

L'auteur étudie le cas des écoles à classes nombreuses, avec salle séparée, et celui des écoles à classe unique où le travail manuel peut être organisé dans la salle de classe elle-même.

Reste à voir l'équipement en matériel. On sait que nous nous en préoccupons tout spécialement.

C. F.

©©©

L'Education Nationale No 31 du 17 nov. — M. LEIF, vice-recteur de l'Ac. d'AOF, traite des « Méthodes actives dans les classes traditionnelles ».

Comme Ferrière, nous nous méfions un peu du terme d'Ecole Active, parce que, en éducation surtout, rien ne prête plus à malentendu que ce mot d'Activité. Si nous n'y prenons garde, nous aurons dans quelques années des écoles où l'on jardine, menuise, dessine, imprime, grave, fait de la poterie, du

tissage, de la vannerie, mais où le problème d'une éducation valable et efficiente ne sera pas forcément résolu pour cela.

M. Leif ne néglige pas cette nécessité de créer un esprit, une atmosphère de travail, une discipline qui mette fin à l'opposition maîtres-élèves.

Il rappelle d'abord ce que nous appelons Ecole Moderne, mieux qu'Ecole active — est parfaitement conforme à l'esprit et à la lettre des Instructions Ministérielles de 1923 et de celles qui ont suivi : « L'instituteur est donc officiellement invité à appliquer les principes fondamentaux des méthodes actives ». Il faudrait que nous sachions mieux nous référer à l'exigence de ces écrits officiels de façon à prouver répondre aux Inspecteurs retardataires qui se permettent parfois encore d'interdire nos techniques dans les classes, qu'ils sont en faute, qu'ils désobéissent aux instructions ministérielles et violent donc la légalité. Comment respecter ces Instructions ? Comment concevoir l'emploi des manuels ? Comment s'orienter vers les travaux pratiques et vivants ? « Il est clair, dit l'auteur, que l'étude du milieu, des activités locales, des outils, des machines que l'élève voit employer autour de lui, que la pratique des travaux manuels et des activités artisanales doit constituer, dans la classe de fin d'études, le centre de tout l'enseignement. Plus précisément, les travaux pratiques doivent servir de support à l'intelligence, apprendre à raisonner par les choses et leur manipulation. De sorte qu'il faut alors rompre l'ordre traditionnel des leçons, centrer tous les exercices sur un travail manuel bien choisi, en tirer les enseignements scientifiques, entraîner à ce propos aux exercices de rédaction, à la géographie et à l'histoire. »

Le maître de 1955 n'a donc plus le droit de travailler dans sa classe selon la formule 1900 ou 1910. Il doit respecter les règlements et les I.M. Il doit être un maître d'Ecole Moderne.

C. F.

©©©

Maxime GORKI : *Contes*. Editions La Farandole, Paris - 8^e, 3, rue du Commerce, Saint-André-les-Arts.

Trois contes illustrés par Zuka. Trois contes qui, s'ils sont vraiment de Gorki, n'ont pas été pensés et écrits à la belle époque des Vagabonds. Il y manque cet élan désespéré vers la vie toujours prometteuse, toujours lointaine, toujours inaccessible et qui nous agrandit de tout ce que peut contenir de rêve une âme humaine.

Quoi qu'il en soit, la rencontre des bêtes et des hommes est toujours un événement. S'ils savent se comprendre, c'est pour accéder à un royaume d'innocente joie et d'ingénue intelligence qui seraient peut-être les meilleures parts que la vie pourrait nous concéder. Et au-delà de leur rencontre, celui qui va

le plus loin dans les certitudes de la création, ce n'est pas celui « qui pense ». Par d'autres voies, le petit oiseau Poudik, les poissons de l'étang, la famille ours, lui prouvent à chaque pas que, pour finir, celui qui marche droit est parfois bien bête en face de la vie.

Les enfants prendront grand plaisir à s'en rendre compte par ces trois récits de Gorki.

E. F.

©©©

Guide officiel de la Coopération à l'Ecole 1955. — Musée Pédagogique, 29, rue d'Ulm, Paris 5^e.

(24x17 — 288 pages — Nombreuses illustrations. Broché : 300 fr. Cartonné : 350 fr.)

Félicitations sans réserve pour les réalisateurs de ce superbe guide : Présentation impeccable sous belle reliure deux tons, documents officiels concernant la Coopération scolaire, indications pour la fondation et la gestion d'une coopérative, étude enfin par des personnalités compétentes des divers aspects de la Coopération et de ses incidences sur l'éducation.

Nos techniques, pratiquées par la presque totalité des coopératives scolaires tiennent une large part.

Ce guide doit être dans la bibliothèque de toutes les Coopératives scolaires.

L'Office édite également un calendrier et, à l'occasion de l'exposition du Musée Pédagogique, un guide abondamment illustré qui plaide à lui seul en faveur de la Coopération.

C. F.

©©©

Documentation Photographique :

La série 149 est consacrée aux océans avec :

Mouvements de la mer.

Iles.

Eaux.

Vie dans les océans.

Richesses de l'océan.

Sécurité.

Le N° 106 de la Documentation française illustrée traite de la Presse.

Classe de Fin d'Etudes, 15 garçons et 16 filles de 11 à 13 ans. Journal imprimé, région de Parentis, désire des correspondants réguliers, voyage-échange possible. — Pontenx-les-Forges (Landes), M. E. BERTRAND.

• Même classe désirerait faire l'échange par bande magnétique une piste normale 19 cm/sec.

©©©

Vends une machine à écrire de bureau et une portable, très bon état, expédierais. ZACON, 8, rue Changarnier, Paris (12^e).

Au congrès annuel de la Coopérative Italienne de l'imprimerie à l'Ecole (C. T. S.)

Depuis ce matin 7 heures je roule, et je roule sous une pluie fine, un petit crachin salissant et désagréable. Et il est huit heures du soir.

Depuis des heures je tressaute sur les routes italiennes, et maintenant, comble d'infortune, je grimpe un chemin défoncé, non goudronné, qui, inexorablement, m'emmène à travers un brouillard de plus en plus dense. Mes phares se reflètent sur lui, et j'en éprouve une bizarre sensation d'éblouissement, plus pénible peut-être que les fameux scintillements des phares blancs italiens.

Je pense à Freinet que j'ai laissé, accidenté, à Arrenzano, à tous les documents qu'il m'a laissés, à tous les « devoirs officiels » qui m'attendent, car maintenant, je suis le seul Français à représenter l'Ecole Moderne Française au congrès de la C.T.S. italienne, qui se tient, cette année, les 1, 2, 3 et 4 novembre à Saint-Marin.

Et, à la dure fatigue du voyage, s'ajoute la crainte de ne pas apporter la compétence voulue dans les débats qui vont s'ouvrir demain.

Et ce soir ? Claude dort dans l'obscurité de la voiture. Et nous, quand dormirons-nous ? Et ce Saint-Marin maintenant si proche et toujours évanoui dans les nuages ?

Tout à l'heure, je n'arrivais plus au bout des cinquante kilomètres qui me séparaient de Forlì, et je roulais à 80. Maintenant, je suis aux portes de la ville, et je n'aperçois toujours rien.

Enfin les remparts ! Nous rencontrons un aimable congressiste qui, comme nous, cherche le Kursaal, lieu où se tient le congrès. Et voici le Kursaal, superbe et majestueux, et Montanari, notre hôte si généreux. On nous renvoie vers le cœur de la cité. Je m'inquiète de ces rues étroites, affreusement en pente. Erreur ! Il faut rebrousser chemin. Je tourne sur un confetti et soudain c'est l'accueil chaleureux de Tamagnini, responsable de la C.T.S., d'Aldo Pettini et de toute une grande table de congressistes. Du coup, les fatigues s'estompent et je sens vibrer dans ces quelques fidèles réunis la même ardeur, la même flamme, qui règnent dans nos congrès Ecole Moderne. Je suis chez moi. Mais la chaise semble trépigner, dans mes mains le verre semble trembler, et j'ai du mal à me convaincre que je ne suis plus au volant de ma voiture.

A Saint-Marin, les hôtels sont prévus pour les touristes et le comité d'organisation a bien fait les choses. Nous logeons dans une chambre luxueuse, penderie, salle de bains... téléphone dont l'existence nous est soudain fâcheusement révélée.

— Pronto !

— Il est 7 h. 30, signor.

Ce qui signifie qu'il faut se lever et que le congrès nous attend.

Toujours le brouillard... et j'ai oublié ma cravate. Tant pis, j'irai au congrès avec mon costume... et mon pull à col montant. Détail qui avec une prononciation défectueuse de mon nom me fait prendre

pour le coureur cycliste Gérardin ou son proche parent.

Je découvre le Kursaal, immense, luxueux, et je prends contact avec l'Exposition italienne. D'un côté, l'Exposition technologique et les outils de travail : fichiers, presses, linogravure, peinture. De l'autre, l'Exposition artistique, avec de belles poteries et de belles peintures. La Scuola Viva de Rome s'y taille une belle part. Mais on remarque une foule de choses de valeur : des réalisations en glaise qui montrent les monstres préhistoriques, l'homme des cavernes, la fondation de Rome, l'Egypte, des photos splendides du théâtre à l'Ecole, des burattini (marionnettes) d'une excellente facture, et tout ce que je ne peux citer, faute de mémoire.

Je déballe les cartons apportés de France. Anna Fantini est là. Je la retrouve avec plaisir. Montanari se met en quatre pour m'obtenir le matériel nécessaire à accrocher les dessins, un groupe de jeunes institutrices de la Vallée d'Aoste s'occupe de les mettre en valeur, et surprise, tout le monde ou presque comprend le français, et beaucoup le parlent, sinon correctement, du moins assez pour se faire comprendre.

Ouf ! si tout à l'heure je n'échappe pas à l'allocation officielle et inaugurale, du moins pourrai-je la faire en Français. Ce qui m'effraie beaucoup moins.



Et le congrès est déclaré ouvert.

Il y a là plus de trois cents délégués. C'est un succès sans précédent et encore faut-il noter que plus d'une centaine de demandes n'ont pas été prises en considération, faute de places.

Nombreux sont les instituteurs bien sûr, mais aussi nombreux les professeurs du second degré qui suivent les traces de nos bons camarades Laporta, Nora Giacobini et Giana Bonis.

Il faut noter la présence, parmi eux, de quelques professeurs d'Ecole Normale.

De doctes professeurs d'Université ont tenu à honorer le congrès de leur présence et un recteur d'Université suivra attentivement les travaux.

Bientôt, autour de la table présidentielle, se trouvent réunis les représentants de la République de Saint-Marin, le Consul d'Italie, les représentants des Centres didactiques, les représentants des C.E. M.E.A., des professeurs et moi-même.

Et les travaux commencent vraiment avec les rapports de Tamagnini, longuement applaudis ; de Aldo Pettini et de Laporta.

La première séance est terminée. Et l'on déclare l'Exposition ouverte. Le beau temps me fait découvrir Saint-Marin. Une cité moyennâgeuse, accrochée au piton qui jaillit à 700 m. au-dessus de l'Adriatique, enserrée dans les nombreux lacets de la route qui mènent jusqu'aux trois tours fameuses de la Patrie de la Liberté. Un immense panorama de collines, de ravins et de fleuves. Au loin, Rimini, et l'Adriatique. Et une merveilleuse route, longue et

splendiblement goudronnée, et que je n'avais pas su découvrir au premier abord !

La chaleur de l'accueil italien nous enveloppe. Bras dessus, bras dessous, on discute gravement de pédagogie. Bientôt, je suis assailli. Chacun veut une approbation, un conseil, un réconfort. L'absence de Freinet se fait durement sentir, et tant bien que mal, j'essaie de satisfaire tous ces camarades profondément avides de trouver des solutions à leurs problèmes.

Le nombre de ces problèmes, le succès exceptionnel du congrès quant à la participation, ont exigé la création de nombreuses commissions à côté de celles existantes.

On y a traité plus particulièrement du Calcul vivant où la camarade Dina Parigi fit un brillant exposé, et du problème des fichiers qui fut une des questions majeures de ce congrès. Nos camarades italiens pensent se lancer dans l'édition « artisanale » d'un fichier scolaire coopératif national, et ont jeté les bases d'un fichier de textes d'auteurs. En relation avec la question du fichier, ils ont aussi traité de la question du classement et semblent s'orienter vers une classification décimale qu'ils limiteraient aux trois premiers chiffres.

Mais le souci dominant des responsables fut l'organisation, ou plus exactement la réorganisation de la C.T.S. Celle-ci apparaît trop comme un organisme commercial et Tamagnini souhaite voir se lever parallèlement à cette coopérative un autre organisme, coopératif aussi, mais à but uniquement pédagogique, le pendant, en quelque sorte, de notre ICEM.

De plus, pour faciliter les échanges pédagogiques, on a décidé de créer des groupes provinciaux (la province italienne correspondant en gros aux départements français) avec un responsable provincial à sa tête. Organisation qui, comme on le voit, correspond assez à la conception française.

On ne peut terminer cet examen sans souligner la volonté de travail des Italiens en coopération étroite avec les Français. Tout d'abord — et si c'était possible commercialement — ils souhaiteraient pouvoir s'alimenter en matériel pédagogique à notre grande coopérative-sœur. Ensuite, ils sont prêts à se lancer dans l'édition de BT qui pourraient avoir leur utilité pour nous, Français, comme par exemple, l'« Histoire de Rome ». La forme

à donner à ces BT reste à déterminer, et la CEL pourrait peut-être se charger des premières éditions. Bel exemple de cette fraternité humaine qui ignore les frontières, et qui est le germe le plus sûr de la véritable Paix internationale.

Reste, pour terminer, à noter une particularité de l'activité de la CTS. C'est l'importance qu'occupent les secondaires au sein de ce mouvement. Les professeurs d'Ecole Normale, les professeurs du secondaire ont profondément étudié leurs problèmes, et se sont lancés en particulier dans l'étude des moyens audio-visuels. A signaler une curieuse expérience de correspondance interscolaire : c'est celle qui s'échange entre élèves des écoles primaires et élèves d'Ecole Normale. Il est certain que les Normaliens font ainsi un pré-apprentissage et que cette correspondance leur ouvre des horizons nouveaux sur l'âme enfantine.

Et l'on peut mélancoliquement penser que chez nous le secondaire n'a pas encore pris conscience de la valeur pédagogique des Techniques Freinet.

Mais le côté anecdotique reprend ses droits quand on jette un coup d'œil sur ceux qui ont besoin, comme dit Aldo Pettini, de « si sporcare i mani », c'est-à-dire de se « salir les mains ». Et les messieurs graves impriment, les dames font du lino, et l'atelier de peinture ne désemplit pas. Le filicoupeur obtient un franc succès. C'est l'ambiance grouillante des beaux jours de nos congrès de Pâques.

Réception au Palais du Gouvernement.

Soirée de détente où les chants font comme une mosaïque ailée des provinces italiennes. Bal.

Et puis, clôture du congrès. Discours. Tamagnini et derrière lui, tout le congrès exprime toute sa reconnaissance à Freinet, et tous ses regrets de ne pas avoir eu la joie de l'accueillir à Saint-Marin.

Tous ceux qui ont vécu les heures de Saint-Marin pensent que c'est un bon congrès, un beau congrès, un grand congrès...

Et soudain, c'est à moi à répondre...

« ...A vous écouter chanter, hier soir, je pensais qu'un peuple qui chante, c'est un peuple qui vit. Voilà pourquoi vous avez choisi une pédagogie de la vie... »

Et nous aussi nous avons choisi une pédagogie de la vie.

R. JARDIN (Var).

LA VIE SCOLAIRE EN ANGLETERRE

Puisque la correspondance et l'information ne sont pas possibles par les adultes, nous nous sommes adressés aux enfants.

Notre camarade Gauriaud (Charente-Maritime) dirige un C.C. dont les élèves sont, depuis plusieurs années, en relations suivies avec des écoles anglaises, auxquelles ils ont, d'ailleurs, rendu visite.

Les élèves de Gauriaud ont donc posé des questions à leurs camarades. Voici la traduction de celles des réponses qui nous intéressent plus particulièrement.

Réunion du matin

Chaque matin, à 9 heures moins cinq, quand les enfants sont dans leurs classes, une cloche sonne et chaque classe se met en rang dans le hall pour l'assemblée matinale. C'est la partie religieuse de notre instruction. Le directeur procède alors à l'annonce des hymnes chantés qui sont en général très bien chantés.

Après, un passage de la Bible est lu par un des élèves qui est désigné auparavant afin qu'il ou qu'elle puisse le

faire intelligemment, et alors on offre une prière pour la journée. La réunion finit avec les annonces faites à l'école par le directeur. Elles peuvent avoir pour sujet : succès ou échecs en sport, encouragements ou critiques, les uniformes ou la tenue des élèves, nous faire connaître les événements spéciaux, tels que distributions des prix, bal, soirée pour les parents d'élèves et ainsi de suite. Les « censeurs » donnent de temps en temps les résultats de leurs « épreuves » en compétition.

Enfin, l'ordre « allez » est donné et un autre jour dans la vie de notre Ecole commence.

L'Ecole secondaire du comté de Salisbury et la plupart des Ecoles secondaires (élèves de plus de 11 ans) de Grande-Bretagne ont adopté ce que l'on appelle le « Prefect System », introduit il y a de nombreuses années par les « Public School » (qui sont privées et payantes).

Très brièvement, un « Prefect » est un élève en qui on doit avoir confiance, en lui donnant un certain degré d'autorité pour faciliter l'administration de l'Ecole.

On donne d'abord aux élèves choisis pour devenir « Prefect », un insigne de « Sub-Prefect » pour montrer qu'ils sont à l'essai. Ceci veut dire qu'ils ne sont pas tout à fait « Prefect » et doivent montrer leur valeur avant d'obtenir le titre de « Prefect » après six semaines.

Les « Prefects » aident l'administration en transmettant des circulaires, en surveillant les classes dont les maîtres sont absents et différentes autres charges, mis à part le service ordinaire de surveillance : l'évacuation des salles de classe et des rondes dans la cour de récréation. Les garçons qui sont choisis pour devenir « Prefects » apprennent à commander. Ils apprennent aussi à penser et passer tout de suite aux actes et, sans le savoir, ils ont beaucoup d'amis.

Les « Prefects » doivent être de très grands amis. Le plus petit mécontentement entre eux peut bouleverser le moral de tout le monde.

Le système du « préfet »

Quand le directeur actuel arriva pour la première fois dans notre Ecole, il y a sept ans, il n'y avait pas de « préfets ». Depuis, cela s'est développé en une méthode qui fait réellement partie de la vie de notre Ecole.

Un « préfet » est élu par l'administration, le chef de classe garçon et le chef de classe fille, et par les « préfets » chevronnés. Il est à l'essai pendant six semaines pour voir s'il fera un bon « préfet ». Durant ces six semaines, il exécute toutes les charges ordinaires d'un « préfet », mais il est nommé « préfet adjoint ».

Après six semaines, il doit lire la leçon à l'assemblée du matin et, alors, il est nommé « préfet ». La cérémonie qui le rend « préfet » est toute simple. Une déclaration est lue et signée par lui et il reçoit son insigne de « préfet ».

Les tâches des « préfets » jouent un rôle très important dans la vie courante de l'Ecole. Deux « préfets » font chaque service. Si un « préfet » a la charge du vestibule, il est responsable de l'évacuation de toutes les classes. Les autres tâches sont celles des escaliers et du terrain de jeux.

Un « préfet » qui est « d'escalier » fait attention à ce que personne ne soit dans les escaliers ou dans le vestiaire.

Le fait d'être « préfet » lui donne le sens de l'autorité. Cela aide aussi en préparant garçons et filles à la vie au sortir de l'Ecole en formant leurs caractères.

LA BANDE SONORE AU SERVICE DES ÉCHANGES INTERSCOLAIRES INTERNATIONAUX

Ces quelques échos des U.S.A. nous sont parvenus par bande magnétique.

Le magnétophone est, en effet, un appareil qui nous semble indispensable pour compléter efficacement la correspondance internationale manuscrite dans l'apprentissage des langues étrangères.

Cette technique ne s'est pas encore imposée dans les cours de langue vivante. Si quelques établissements utilisent le magnétophone en vue d'une autocritique de la diction des élèves sur des exercices établis par le maître, trop peu ont senti la formidable motivation de l'effort des enfants que peut créer la correspondance ainsi transmise et le complément ainsi apporté aux lettres manuscrites.

Les pays anglo-saxons, plus particulièrement, seraient désireux de trouver des correspondants français. Parlez-en à vos amis professeurs de langues. Nous ne pouvons honorer toutes les demandes.

Pour tous renseignements et informations techniques (possibilité ou non de correspondance entre les magnétophones, problème des standards) : GUÉRIN P., E.P.A. Chanteloup. — Ste Savine (Aube).

Mais, écoutons les élèves de Danville (Illinois, U.S.A.) présenter eux-mêmes leurs activités scolaires à leurs camarades de la classe d'Anglais du lycée de Troyes, où M. Gérard, professeur, conduit une expérience intéressante.

— Bonjour, Ici Virginia Eastman qui vous présente une discussion sur les activités de notre Ecole, à DANVILLE, ILLINOIS...

Dave Neupert. — Notre école reçoit 794 garçons et 891 filles, qui viennent des écoles élémentaires et restent 4 ans avant d'aller en apprentissage ou à l'université. Elle comprend des salles de classe, 8 ateliers de travaux manuels, 2 gymnases, un terrain de football, un terrain de base ball, une piscine, une salle des fêtes.

Virginia. — *Qu'étudions-nous ?*

Shirley Hutsell. — Nous étudions 12 matières : l'anglais, l'éducation physique, les sciences, les langues étrangères, l'initiation à la vie collective, l'économie domestique, le

travail manuel, la musique, les cours commerciaux, les occupations diverses. Certains élèves prennent des cours spéciaux pour entrer au collège, d'autres se préparent à travailler quand ils auront réussi leur examen.

Virginia. — *Qu'est-ce que les cours commerciaux ?*

Shirley. — C'est un cours pour les étudiants qu'intéresse le commerce. Ils travaillent dans un magasin l'après-midi, après avoir suivi leurs cours le matin.

Virginia. — *Qui suit les cours d'économie domestique ?*

Shirley. — Les filles et les garçons. Elles apprennent à préparer les repas, à faire la pâtisserie, choisissant le

mobilier et la décoration de la maison que les garçons construisent.

Virginia. — *Qu'est-ce que le travail manuel ?*

Tom Atterberry. — C'est un cours où les garçons apprennent le travail du bois, du fer, la mécanique automobile, la mécanique générale. Ils coulent le métal pour faire des objets courants, réparent des voitures, constituent des bibliothèques, dressent des plans de maison. Ils construisent, pendant deux heures par jour, une maison qui, à la fin de l'année, sera vendue aux enchères.

Virginia. — *Donnez-nous quelques précisions sur la maison réalisée l'an passé.*

Dave Neuport. — La maison est un moyen qu'emploient les garçons pour apprendre la pratique, dans leur 3^e et 4^e années, et acquérir l'expérience de préapprentissage qui les aide à entrer dans une carrière.

Tom. — La maison comprend un hall, un living room, une salle de bain, douches, w.c., cuisine, salle à manger, salle de séjour, 3 chambres, garage, véranda, jardin aménagé.

Hugh Hillman. — La maison est entièrement meublée et décorée, avec literie, tapis, parterres de fleurs, pelouses, téléphone, radio, télévision, lumière conditionnée, climatisation automatique par chauffage au gaz naturel. Prix de base : 19.000 dollars.

Virginia. — *Qui dirige le travail ?*

Tom. — La direction générale est assurée par le surintendant des écoles, le principal, le professeur du bâtiment et celui des travaux mécaniques. Des firmes privées fournissent les matériaux et supervisent les différents travaux.

Virginia. — *Quel est votre horaire de travail ?*

Stevie Elder. — Nous allons en classe de 8 h. 20 à 15 h. 05. Nos repas sont entre 11 h. et 13 h. à la cantine où les étudiants peuvent acheter leur repas ou l'emporter. Ils aident également afin d'empêcher les prix d'être trop élevés.

Virginia. — *Qu'est-ce que « Marron et Blanc » ?*

Jean Haskell. — C'est le journal de l'école. Il s'appelle ainsi car le marron et le blanc sont les couleurs de l'école. Il paraît une fois par semaine et est écrit par les élèves. Il comporte 4 pages et contient les nouvelles de l'école et des clubs, des éditoriaux, des articles, des dessins et des nouvelles sportives. L'équipe commerciale vend la publicité aux hommes d'affaires, ce qui permet de le financer. On a également un peu d'argent grâce aux souscriptions.

Virginia. — *Qu'est-ce que le conseil des élèves ?*

Hugh Himan. — C'est une organisation d'élèves qui aide à diriger l'établissement. Le dernier projet du

conseil : gagner de l'argent pour faire venir un étudiant étranger pendant un an.

Virginia. — *Combien y a-t-il de clubs ?*

Bessie Pergakes. — Nous en avons 18. Art dramatique, chant, langues étrangères, sports, littérature, sciences, radio, etc... Ces clubs se réunissent 2 fois par quinzaine avant ou après l'école.

Virginia. — *Quelles sont, par exemple, les activités du club radio ?*

Chuck Ferris. — Le club prépare l'émission hebdomadaire qui est diffusée chaque vendredi à la radio locale. Elle est préparée sous la direction du technicien au matériel audiovisuel, attaché en permanence à l'école, en accord avec les techniciens de la radiodiffusion.

Virginia. — *Quel est le contenu des émissions ?*

Chuck. — Les nouvelles générales de l'école, les activités des classes, les nouvelles sportives, le travail et les projets de club, de la publicité, etc...

Virginia. — *Parlez-nous un peu du matériel audiovisuel ?*

Janet Bush. — Le technicien se trouve avec son matériel dans la salle 205, à la disposition des maîtres et des élèves de 8 h. à 16 h. On trouve le catalogue des disques de la discothèque et des films locaux et généraux, des appareils de cinéma 16 mm, appareil de 35 mm, des épiscopos, des électrophones et des magnétophones.

Virginia. — *Quels sont les événements mondains de l'école ?*

Frances Miller. — La réception, la fête de l'école, les représentations du club d'art dramatique, de la chorale, l'orchestre symphonique du club de musique, sauteries réalisées par notre orchestre de bal, et d'autres manifestations.

Virginia. — *Quels sports pratiquons-nous ?*

Ivan Reed. — Le foot ball, le basket, la natation, le base ball, le tennis, le golf, la lutte, le cross et le trach.

Virginia. — *Qu'est-ce que « l'équipe de piste » (athlétisme) ?*

Svan. — L'équipe court sur des distances de 2 milles à 2 milles 1/2; la course a lieu sur le terrain de golf proche.

Ivan. — L'équipe court sur des petites distances de 50 à 880 yards; elle pratique également le saut à la perche, le saut de haies, le saut en longueur et en hauteur. Le sport est pratiqué après l'école, les compétitions ont lieu après 15 h. ou le dimanche.

Virginia. — *Au revoir. A bientôt d'autres nouvelles.*

P. GUÉRIN, E.P.A. Chanteloup, Traduction : R. NOEL Ste Savine (Aube). 4^e année. E.N. de Troyes.

CONGRÈS des Coopératives scolaires 1956 de la Loire-Inférieure

J'attends toujours le compte rendu des expériences tentées par nos camarades pour que nous puissions tirer une leçon de ces assemblées d'enfants coopérateurs.

Nous connaissons celles de Nantes et d'Angers, mais nous aurions aimé savoir les impressions des collègues qui auraient organisé de telles journées.

En Loire-Inférieure, après deux essais flatteurs, nous abandonnons, en 1956, la discussion. Nous avons trop retrouvé le défaut des adultes, longs exposés,

pour continuer à inculquer ce virus à nos élèves.

En 1956, nous comptons mettre sur pied une journée qui permettra à nos élèves d'exposer une technique, par la démonstration et l'exemple. Ce fut notre première idée mais nous l'avions noyée, en 1954, dans un exposé sur l'organisation générale des coopératives.

C'est ainsi que le 15 mars 1956, à la Bourse du Travail de Nantes, les sceptiques et les mordus pourront suivre nos enfants dans :

— Naturalisation d'un oiseau, Ecole des Moulins.

— Modelage et céramique, classe d'enseignement individuel, Péhant.

— Peinture et photographie, classe Pigeon, Plenis (Allier).

— Travail du plâtre, Ecole du Château d'Aux.

L'après-midi sera réservé à la projection d'un film donnant lieu à un débat et au vernissage de l'exposition de l'Ecole Freinet, peintures, poteries.

Enfin, toutes les écoles de la Loire-Inférieure ont été invitées à participer au recensement de toutes les richesses folkloriques, historiques, scientifiques et géographiques de notre département.

Un certain nombre de rassemblements semblables ont été organisés l'an dernier. L'expérience va sans doute s'élargir encore cette année.

Il serait intéressant que les camarades qui ont participé à ces rassemblements envoient à notre ami Couzil, Ecole du Château d'Aux par La Montagne (L.-I.), leurs observations et suggestions.

« L'Éducateur » publiera.

La mesure à l'école

Les Brevets à l'Ecole Moderne

Pour une réforme complète du régime des examens dans la pratique des brevets

La formule, la pratique et la portée des examens sont, dans le complexe de notre éducation nationale, les éléments déterminants de l'organisation scolaire et de la pratique pédagogique.

Théoriquement, nous le savons, l'Ecole n'est pas faite pour les examens mais pour la préparation optimum des enfants à la vie. Seulement les examens sont la porte obligatoire par laquelle on accède aux fonctions de la vie et c'est à qui y pénètre avec le plus de succès.

Est-ce parce que les Français, comme on le dit souvent, aiment les diplômes, ou plutôt parce que l'organisation sociale et administrative a donné une importance croissante à ces diplômes, toujours est-il que, pour l'immense masse des parents — et donc obligatoirement pour l'immense masse des éducateurs — une seule chose compte à l'Ecole : réussir aux examens. Et la meilleure Ecole, et les meilleurs maîtres sont ceux qui préparent le mieux aux 6^e nouvelles, au C.E.P., au baccalauréat ou aux licences. Toutes raisons d'humanité et de bon sens s'effacent devant cet impératif : peu important la surcharge des programmes et le mal parfois irréparable qu'elle vaut à l'enfant qui en est victime, pourvu qu'il y ait succès à l'examen. La santé du candidat elle-même importe peu : il se reposera et se soignera APRÈS... il faut franchir le cap !

Et si l'instituteur enregistre une grosse proportion d'échecs en 6^e ou au C.E.P., il est inutile qu'il essaie d'expliquer ce que ses méthodes intelligentes apportent aux enfants. Il a des échecs ! C'est un mauvais maître !

Les examens !...

Les instructions ministérielles elles-mêmes ne trouvent pas grâce devant les exigences de la « préparation ». Et les manuels qui s'y réfèrent sans réserve n'auraient pas grand succès. Le manuel est réalisé en fonction des examens et non en fonction des instructions ministérielles ou de la formation des enfants.

Ce sont là de simples constatations, hélas ! flagrantes et décisives !

Cet impératif des examens est, sans nul doute, une des raisons qui retardent la compréhension des parents d'une part, et, d'autre part, et par voie de conséquence, l'introduction à l'Ecole de techniques de travail plus efficaces et plus humaines.

Si, sans négliger l'expérimentation à la base que nous continuerons, nous parvenons, par le sommet et administrativement à améliorer les conditions techniques des examens, un pas important serait fait vers le renouveau de notre Ecole.

Les expériences réalisées depuis de nombreuses années, sur la base des brevets à l'Ecole Freinet et dans plusieurs centaines d'Ecoles de notre Mouvement, nous permettent d'envisager aujourd'hui pratiquement la question.

Situons d'abord le problème :

- Qu'il y a-t-il de bon dans les examens actuels ?
- Qu'y a-t-il de regrettable, donc à changer ?
- Sur quelles bases pourraient se faire ces changements ?

Les examens actuels

Dans la société actuelle, les examens sont indispensables. Dès qu'on veut faire une sélection — pour l'entrée dans certaines écoles et ensuite pour certains emplois — il nous faut un moyen technique, autre que la fortune ou l'influence politique, pour déceler les qualifications et les aptitudes.

Nous ajouterons que, pour ce qui concerne la France, les examens, même lorsqu'ils sont sans utilité pratique, constituent comme des références individuelles, comme les décorations, et que les « parchemins » ont été de tous temps recherchés et encadrés comme les médailles. Une organisation scolaire qui viserait à les supprimer ou à les réduire se heurterait à l'opposition unanime des parents.

Ce sont là des réalités dont, pour l'instant du moins, nous devons tenir compte.

Qu'y a-t-il de regrettable dans les examens ?

Il faut reconnaître que la pratique des examens a été sérieusement rodée au cours de ce dernier demi-siècle. Les examens sont, au maximum, sérieux. Les fraudes y sont rendues difficiles, les corrections sont en général objectives.

Nous pourrions dire que les examens actuels contrôlent bien ce qu'ils visent à contrôler. Si nous examinons notre modeste certificat d'études, par exemple, nous pouvons savoir d'avance les candidats qui, sauf accidents, doivent être reçus ; ce sont ceux qui font leurs problèmes justes (première condition), qui font peu de fautes à la dictée (deuxième condition), qui écrivent correctement (troisième condition), beaucoup moins déterminante.

Mais le grand et principal grief que nous faisons à cet examen, c'est qu'il est notoirement incomplet, qu'il contrôle seulement deux ou trois techniques comme si elles étaient, pour tous les individus, l'expression idéale de la culture en ce milieu du XX^e siècle. Cela était peut-être au début du siècle. Mais aujourd'hui la vie est faite de bien d'autres éléments majeurs. La formation de nos enfants est obligatoirement plus complexe qu'il y a cinquante ans, et certaines formes d'intelligence et de connaissances — parfois supérieures et déterminantes — sont totalement négligées au contrôle.

Lorsque je suis allé passer mon brevet de motocycliste, il y a trente ans, l'ingénieur chargé du service s'est contenté de regarder si j'étais capable de démarrer et de tenir sur ma moto. C'était sans doute suffisant à l'époque : les motos avaient des moteurs simples ; nous n'avions encore ni feu arrière ni rétroviseur. Il n'y avait pas de code de la route.

Mais qu'arriverait-il si le même examen déterminait aujourd'hui ceux qui ont le droit de rouler en moto : ce ne seraient certainement pas les plus aptes qui seraient sur les routes.

Notre certificat d'études actuel ressemble au C.E.P. d'il y a trente ans. Il était peut-être valable il y a trente ans. Il ne l'est plus aujourd'hui parce que les conditions matérielles et techniques ont évolué à cent pour cent. Une révision, une modernisation de ces examens s'impose.

Ce que nous disons de notre C.E.P. est certainement valable pour le brevet, le baccalauréat et certains examens supérieurs. Ils mesurent, assez bien sans doute, un certain nombre d'aptitudes scolaires, cultivées par le bachotage, mais ces aptitudes sont souvent mineures dans la pratique de la vie. On mesure alors l'accessoire et on en néglige l'essentiel.

On se rendrait ostensiblement compte de cette tare grave si on pouvait, par une enquête objective et scientifique, établir la liste des qualités et des aptitudes techniques, sociales, culturelles et humaines que réclame la société actuelle. Pour établir cette liste, il ne faudrait pas, bien sûr, s'adresser exclusivement à l'Ecole et aux éducateurs, mais

aux parents, aux administrateurs, aux organisateurs de sociétés diverses, aux employeurs.

Gandhi avait établi une liste semblable, qui ne serait peut-être pas intégralement valable pour notre civilisation occidentale, mais qui n'en montre pas moins la multiplicité et l'importance majeure d'aptitudes qui sont aujourd'hui totalement négligées et que l'Ecole devrait cultiver et développer.

Ce qu'il y a donc de grave dans les examens actuels, c'est qu'ils mesurent mal, ou plutôt qu'ils ne mesurent pas tout ce qui devrait être mesuré. Ils procèdent un peu comme le tailleur qui choisirait l'étoffe et déterminerait la qualité et l'emplacement de la doublure, des boutons et des boutons et qui négligerait de déterminer la longueur des manches ou l'ampleur de la taille.

Nous ne pouvons pas assurer que nos élèves reçus au certificat d'études sont les meilleurs de la promotion. Ils sont sans doute les meilleurs pour le calcul, la dictée et la rédaction, mais ils ne sont pas toujours les plus aptes en face de la vie — l'épreuve elle-même de la vie nous en apporte tous les jours la certitude.

Il y a, incontestablement, des éléments majeurs que l'examen a négligés. L'examen est, de ce fait, faux, injuste et dangereux.

Outre les dangers divers qui viennent des fausses orientations ordonnées sur la base d'examens faux et insuffisants, nous voyons, nous, un grave danger psychique, un danger humain, à la persistance de ces erreurs : les examens n'apprécient et ne jugent qu'une forme de connaissance, qu'une forme d'intelligence plus particulièrement scolaires. Celui qui ne les a pas et qui échoue à l'examen est, de ce seul fait, ravalé au rang des inintelligents et des incapables. Les échecs aux examens sont souvent, de ce fait, pour les enfants, des événements aux conséquences affectives et psychiques incalculables.

Pour ce qui concerne l'ensemble du complexe social, ils tendent à instituer deux séries d'individus : ceux qui sont « intelligents » et réussissent aux examens et qui, de ce fait, auront les places de choix, et les autres, de seconde zone, qui occuperont les postes secondaires, plus souvent techniques ou de simple manœuvre.

La réalité est au contraire tout autre, et il faudrait qu'une technique adéquate d'examens puisse la révéler : les aptitudes des individus sont diverses et multiples — et le deviennent d'autant plus à mesure que se différencie l'activité sociale. Les formes d'intelligence sont elles aussi essentiellement diverses, et l'intelligence scolaire n'en est pas toujours la plus efficiente. La vie contemporaine en apporte la preuve ; il est des individus qui n'ont pas pu aborder le certificat d'études qui se révèlent à l'adolescence comme ayant des possibilités qui les porteront aux sommets de la renommée : athlètes, sportifs, chanteurs, musiciens, commerçants, brasseurs d'affaires, chercheurs et inventeurs de techniques mécaniques, etc.

Des examens bien compris auraient dû déceler ces qualités et aptitudes, les aider à s'affirmer au lieu de les contrecarrer, les inclure dans le complexe d'une culture harmonieuse au lieu de les contraindre à se développer en marge de cette culture, en accentuant ce hiatus regrettable entre l'Ecole et la vie.

Au point de vue affectif, enfin, nous n'oublions pas que les examens actuels sont l'aboutissement de toute une pédagogie de l'échec universellement condamnée par les psychologues et les pédagogues. L'échec est l'aspect négatif de la vie. Il faut toujours lui trouver le contrepois nécessaire du succès positif qui stimule et encourage l'individu.

Les examens de demain n'auront pas des « reçus » et des « échoués ». Ils mesureront des aptitudes et des possibilités de façon à orienter chacun selon ce qu'il peut donner, ce qui est la plus exaltante des justices.

Les échecs sont désastreux pour les maîtres tout autant sinon plus que pour les enfants. Pour les éviter, les éducateurs sont condamnés au bachotage qui est le plus grave danger de notre pédagogie.

Les examens de demain permettront le travail normal et

intelligent — et les éducateurs seront les premiers à s'en réjouir.

- Les examens sont nécessaires ;
- Ils ont des tares graves qu'il nous faut surmonter ;
- Sur quelles bases pourraient être établis pratiquement des examens qui répondront aux besoins conjugués de l'Ecole et de la Société ?

Nous avons, pendant longtemps, cherché la solution vers une forme nouvelle d'épreuves, par amélioration des pratiques existantes ou le recours aux tests. Ni l'une ni l'autre n'aurait changé même des examens avec tous les inconvénients que nous avons dénoncés.

C'est hors de l'Ecole que nous sommes allés chercher des modèles possibles pour les formules à envisager, et notamment chez les scouts, dont nous avons adapté le système complexe de « brevets ».

Depuis près de dix ans, nous expérimentons à l'Ecole Freinet, de Vence, cette pratique des brevets. Les essais similaires réalisés dans d'autres écoles nous donnent l'assurance que nous sommes là sur une voie qui mérite aujourd'hui qu'on y accorde attention.

De quoi s'agit-il ?

Nous partons d'abord de quelques principes différents :

1° Notre pédagogie doit s'orienter de plus en plus vers une pédagogie du travail. Il y aura donc lieu, de moins en moins, de considérer le verbiage théorique et les acquisitions abstraites. Munis d'outils et de techniques de travail, nous devons être en mesure de plus en plus de montrer le résultat de notre travail.

2° L'Ecole de 1955 ne peut plus se contenter de mesurer les acquisitions techniques en calcul, orthographe et français. D'autres éléments de culture, pas strictement intellectuels interviennent d'une façon majeure dans le comportement social des individus et dans leur mode de vie.

En lisant la liste des brevets que nous avons prévus, on mesurera mieux la diversité des tendances et des aptitudes dont l'Ecole doit désormais tenir le plus grand compte.

Liste des brevets obligatoires

Ecrivain - Lecture - Bon langage - Historien - Géographe - Ingénieur de l'eau - Ingénieur de l'air - Ingénieur des végétaux - Collectionneur d'insectes - Ingénieur des minéraux - Maître du feu.

Brevets accessoires

Cueilleur - Fruiter - Grimpeur - Chasseur - Explorateur - Apiculteur - Eleveur - Constructeur - Cuisinier - Electricien - Chimiste - Secouriste - Artiste - Imprimeur - Graveur - Classeur - Voyageur - Acteur - Musicien - Chanteur - Potier - Menuisier, etc.

Comment pratiquons-nous pour l'usage de ces brevets ?

Nos enfants écrivent des textes et des poèmes, font des enquêtes, des recherches préhistoriques, historiques, scientifiques, pratiquent la musique, le théâtre, impriment, mesurent, gravent, jardinent, voyagent, etc.

De bonne heure, dès novembre, ils pensent déjà à la production des œuvres et des chefs-d'œuvre qui seront présentés en fin d'année pour les brevets.

A partir de Pâques, chaque élève choisit les brevets pour lesquels il désire concourir. La variété des choix montre bien que les enfants qui ont travaillé d'une façon non scolastique sont capables de se fixer des tâches qui répondent à leurs besoins, à leurs tendances ou à leurs aptitudes.

Des normes ont été prévues. Nous les avons publiées dans un numéro de notre collection de « Brochures d'Education Nouvelle Populaire ». Lorsqu'un enfant croit satisfaire à ces normes, il peut présenter son brevet. Des notes sont attribuées pour les divers éléments du travail et, en fin d'année, aux jours dits, une commission officielle examine les travaux et accorde les brevets.

Au cours d'une séance solennelle accompagnée d'une exposition générale des travaux et en présence des parents, les brevets sont distribués.

Les meilleurs élèves avaient cette année 16 et 18 brevets. Les plus médiocres n'en avaient que 3 à 4.

L'expérience, aujourd'hui répétée pendant longtemps, montre :

1° Que les enfants sont enthousiasmés par les brevets et que, pour en obtenir le maximum, ils sont capables de faire, dans des branches multiples, les plus grands efforts.

2° Qu'il n'y a pas d'échec. Les plus mauvais élèves ont au moins trois brevets, même insignifiants. Leur honneur est sauf, celui des parents aussi. Et tout cela n'est pas à dédaigner.

3° Qu'il n'y a pas, pratiquement, de fraude possible car on juge pour ainsi dire sur pièces, sur le travail effectif des enfants. Certains tests pourraient peut-être d'ailleurs intervenir pour des mesures délicates.

4° Les risques d'erreurs sont d'autant moins grands et moins dangereux qu'on juge sur un plus grand nombre d'épreuves. Avec les trois épreuves du CEP, l'erreur sur une épreuve affecte le tiers de l'examen. Avec les brevets, l'erreur possible sur une épreuve ne touche que 1/15^e ou 1/20^e de l'examen.

5° La pratique des brevets est surtout précieuse pour l'orientation des enfants. Nicolas, qui a eu les brevets de géographe, d'ingénieur de l'air, de l'eau, des minéraux, éleveur, imprimeur, constructeur, n'a pas les mêmes aptitudes ni les mêmes possibilités que André D. qui a eu les brevets d'écrivain, lecture, bon langage, historien, poète, musicien, acteur, etc.

Le CEP actuel ne signifie rien pour aucun employeur si ce n'est que le candidat sait calculer et qu'il est capable d'écrire sans trop de fautes. C'est tout.

Mais l'enfant qui, à 14 ans, se présenterait à une école, une organisation ou chez un employeur, pourrait présenter une sorte de pédigrée précieux.

6° Il n'y aurait plus de bachotage puisque c'est l'ensemble des disciplines qui entreraient en compétition.

Cette pratique pourrait-elle effectivement être appliquée au CEP, à l'examen d'entrée en 6^e et dans les divers examens du 2^e degré, y compris le baccalauréat.

Notre expérience actuelle nous permet de répondre affirmativement.

1° **Examen en 6^e.** — Les brevets seraient ici tout particulièrement précieux. Dans la période intermédiaire, ils pourraient être encore complétés par une ou deux courtes épreuves qui départageraient les candidats, un peu comme on les fait dans les divers concours publicitaires.

2° **Certificat d'études.** — Des essais pourraient être tentés tout de suite dans quelques départements pilotes, des normes expérimentalement établies. Les candidats se présenteraient au Centre avec leurs brevets. Une épreuve complémentaire déciderait en dernier ressort.

L'examen serait pour ainsi dire mixte : épreuves traditionnelles et brevets. Y seraient admis à se présenter les candidats qui auraient un nombre — fixé d'avance — des brevets obligatoires et de brevets facultatifs.

Les épreuves complémentaires seraient à étudier en fonction de la forme nouvelle de l'examen.

3° **Les examens du 2^e degré.** — Les discussions préparatoires à la réforme de l'enseignement ont montré la nécessité de tenir un plus grand compte dans la notion de cultures, de branches nouvelles dont l'importance va croissant : chimie, mécanique, technologie, professionnel, etc.

La pratique des brevets répondrait à ce besoin. Il suffirait, mais il serait nécessaire de changer également les pratiques scolaires pour faire une place accrue aux travaux personnels ou collectifs des élèves. Je crois qu'il suffirait d'une modification de la technique des examens pour que tout le 2^e degré se lance vers des formes plus modernes d'enseignement.

Là aussi, les élèves se présenteraient avec leurs brevets, dont la liste et les normes restent certes à établir. Quelques épreuves complémentaires départageraient les candidats.

Il n'y aurait plus désormais ceux qui réussissent au baccalauréat, sans d'ailleurs que ce diplôme les aide à s'orienter dans la vie ou dans la suite de leurs études — et ceux qui échouent et qu'on tend à rejeter vers des formes moins nobles d'activité, lorsque ce n'est pas dans la série des cancrés.

Mais il y aurait des adolescents ayant tous leurs séries de brevets — car tous ont quelques aptitudes. Munis de ces brevets dont ils seraient fiers, ils se présenteraient dans les voies ouvertes par ces brevets. L'orientation serait automatiquement résolue.

Et c'en serait fini dans ce domaine aussi d'un bachotage qui n'est ni intelligent, ni sain — physiologiquement et moralement parlant — ni juste.

Les enfants et les maîtres ne travailleraient plus pour l'examen. De grands progrès pédagogiques résulteraient de cette libération qui est désormais possible si les éducateurs des divers degrés veulent bien s'atteler à la tâche et mener à bien les enquêtes, les expériences et les mesures qui s'imposent.

C. FREINET.

GROUPE DAUPHINOIS de l'École Moderne

Séance du 20 octobre 1955

Séance du matin ouverte par H. Guillard, président de l'IDEM, présidée par M. Dério, directeur de l'École Normale d'Instituteurs, en présence d'une centaine d'institutrices, instituteurs, normaliennes et normaliens.

Causerie de M. le Professeur Veyret, directeur de l'Institut de géographie alpine, sur le sujet suivant : « Comment l'exploitation du milieu local fait comprendre la géographie ». En une heure, M. Veyret embrasse toute la géographie dans un exposé à la fois détaillé, précis et concis. Ce tour de force recueille l'adhésion enthousiaste des auditeurs.

Exposition de matériel d'imprimerie dans une salle de classe et de journaux

scolaires. Malheureusement l'envoi massif de Freinet n'est pas arrivé pour cette exposition. Nous le regrettons, mais nous promettons de reconduire cette exposition en décembre.

L'après-midi : visite de la Bibliothèque de Grenoble et de l'exposition Stendhal sous la direction de M. Vaillant, conservateur. L'éminent érudit montre des manuscrits, des incunables conservés précieusement dans une pièce non ouverte au public. Enfin, l'exposition Stendhal fait revivre l'immortel écrivain dauphinois, au travers de manuscrits, estampes et dessins.

M. l'Inspecteur départemental Jamin assistait à cette visite.

Prochaine réunion : Jeudi 24 novembre, à Monstereux. — Matin : le texte libre, le dessin libre. Après-midi : visite des usines chimiques Rhône-Poulenc.

I.D.E.M.

Nous avons reçu :

S. B. CLOUGH : *Grandeur et décadence des civilisations.* — Payot, éditeur.

Demande de correspondant. — MOLINIÉ, école garçons, Roquemare (Gard), proximité Avignon, 16 CM2A et 16 CFE, garçons, demande correspondant régulier lettres, colis et voyage-échange à la fin de l'année. — Désire école périmètre 400 km. maximum.

©©©

Boîtes bois tourné, diamètre 70 mm, hauteur 80 mm, avec couvercle à décorer. Vente facile par coopérative. Article et prix intéressants : 30 francs franco par 20 minimum. Coopé scolaire Briennon (Yonne) C.C. Dijon 172.97.

SANTÉ D'ABORD

Le B.C.G. préserve-t-il de la tuberculose ou la favorise-t-il ?

La Ligue nationale contre les vaccinations obligatoires donne régulièrement dans la revue « Vaccinations et Santé », des opinions de praticiens relatives au B.C.G. Ces opinions, qui ne sont pas conformistes, mettent en doute l'efficacité de la vaccination par le B.C.G. et qui, plus est, affirment sa nocivité. Les faits cliniques relevés par des médecins honnêtes et conséquents, incitent à la prudence ou, franchement, font la preuve de la nocivité des réactions et B.C.G.

Nous reproduisons ici un passage des articles donnés par le Docteur Pierre LOMBARD, dans les Nos 6 et 7 de « Vaccinations et Santé » :

M. Weill Halle écrit que « la vaccination de type initial du nouveau-né est toujours en honneur chez les médecins soviétiques, et que le B.C.G. en U.R.S.S. a été très heureusement généralisé à toutes les maternités. Cependant, d'autres essais vaccinaux se développent dans ce pays, selon des techniques cutanées ». La phrase est extrêmement concise, elle me paraît exiger quelques précisions. Longpré nous a fait part de travaux récents publiés dans l'American Review of Soviet Medicine.

En U.R.S.S., on a administré le B.C.G. à dix millions d'enfants. Puzik rapporte le résultat d'autopsies pratiquées sur cinquante-sept enfants vaccinés avec le B.C.G. et sur vingt-cinq enfants-témoins non vaccinés : dans les deux groupes, la cause de la mort était la même : broncho-pneumonie, gastro-entérite ou méningite. Sur quatorze des cinquante-sept enfants vaccinés avec le B.C.G. (soit dans 25 % des cas) on a trouvé des manifestations tuberculeuses, une aux poumons, les autres dans le système glandulaire lymphatique. De ces 57 enfants vaccinés par le B.C.G., 14 n'en sont pas moins morts, sinon de tuberculose, du moins porteurs de lésions tuberculeuses.

A la lumière des rapports, de toute une série d'Instituts. Institut de Tuberculose, Institut de Morphologie Normale et Pathologique, Institut d'Hygiène Industrielle et Institut de Bactériologie, tenant compte des dix millions de cas vaccinés avec le B.C.G., le rapport sur le plan quinquennal de l'Académie des Sciences Médicales de l'URSS, arrive aux conclusions suivantes :

« Les observations faites depuis quelques années indiquent que le vaccin de Calmette (B.C.G.) peut diminuer le taux des mortalités tuberculeuses chez le nouveau-né... »

« ...Mais il a été établi que l'efficacité du vaccin de Calmette n'a pas été complètement démontrée... »

« ...Ces faits doivent nous porter à activer nos travaux de recherches en vue de trouver d'autres vaccins, possédant une action immunogénique plus puissante. »

Et le plan quinquennal soviétique propose, non pas la vaccination obligatoire par le B.C.G. mais « de continuer l'étude du B.C.G. et des autres techniques antituberculeuses — que l'on connaît et que l'on pourrait apprendre à mieux connaître — et de s'efforcer de trouver d'autres moyens de prévention que la recherche scientifique pourrait nous faire découvrir. » Telle est la conclusion des experts soviétiques, et me voici pour une fois — et tout étonné — d'accord avec les Russes. En effet, pour ma part, j'ai fait une enquête parmi les enfants amenés à ma consultation d'hôpital pour les affections chirurgicales les plus diverses : j'en ai trouvé 350 qui avaient reçu à la

naissance la vaccination par voie buccale, ou par scarification : 25 % d'entre eux étaient porteurs de lésions tuberculeuses indiscutables.

Ces faits se groupent en plusieurs catégories :

Première catégorie : Adénites cervicales chroniques non fistulées comprenant les ganglions cervicaux associés ou non à des ganglions axillaires, du volume d'une noisette ou d'une noix, roulant sous le doigt, la plupart accompagnée de télé-thorax. 21 cas

Deuxième catégorie : Les adénites cervicales fistulées. Il s'agit ici d'adénites cervicales fistulées soit spontanément, soit après ponctions et évoluant depuis plusieurs mois. Le diagnostic est ici purement clinique ou appuyé sur l'absence dans le pus de tout germe banal ou spécifique. 33 cas

Troisième catégorie : Abscesses froids thoraciques, les collections à évolution torpide à point de départ sous-pleural ou costal, à évolution prolongée paraissent bien correspondre cliniquement à des suppurations d'origine bacillaire. 4 cas

Quatrième catégorie : Spina-ventosa. Ici encore le diagnostic clinique ne paraît pas discutable, mais toute idée de spécificité étant complètement éliminée. 7 cas

Cinquième catégorie : Coxalgies. 2 cas

Sixième catégorie : Maux de Pott (tous les cas radiologiquement confirmés et indiscutables). 13 cas

Septième catégorie : Il s'agit ici de suppurations d'origine ganglionnaire dans lesquelles la présence de bacilles de Koch a été bactériologiquement vérifiée. 5 cas

Huitième catégorie : Gommages cutanées. 5 cas

Neuvième catégorie : Volumineuses adénopathies médiastinales. 3 cas

Dixième catégorie : Tuberculose pulmonaire. Chez un certain nombre d'enfants, l'examen nous a fait découvrir une tuberculose pulmonaire ou pleuro-pulmonaire insoupçonnée. 4 cas

93 cas

Parmi ces 93 cas, on relève 15 morts, ce qui donne sur l'ensemble 4,3 %.

Les 4,3 % relevés par un praticien dans un secteur assez réduit prendraient une éloquence particulière s'ils devenaient point de départ d'une statistique conséquente généralisée. Mais, hélas ! la médecine commerciale et la médecine administrative n'ont pas de tels soucis ! En U.R.S.S. on exige que tout enfant vacciné soit suivi par des visites successives tous les mois au moins ! En France, on place la marchandise et l'on tourne les talons ! Ce qui n'empêche pas de faire des statistiques pour prouver que la tuberculose est en voie de disparition grâce au B.C.G.

Cependant les sanas se construisent à grande allure et tout spécialement pour les enfants et les étudiants, ces cobayes du B.C.G. ...

Plus que jamais, militons pour une médecine libre et pour l'abolition des vaccins obligatoires.

Pour tous renseignements, s'adresser à la « Ligue contre les vaccinations obligatoires », 10, rue du Roi-de-Sicile, Paris-IV^e. — Abonnement : 500 frs.

E. Freinet.

Nos recherches psychologiques

Nous avons, cette année, suspendu nos articles sur cette importante question pour laquelle nous obtenions difficilement les collaborations actives dont nous aurions besoin.

Nous allons reprendre l'étude des points essentiels de cette pédagogie sur le plan international au sein de l'équipe spécialisée de la GITE. Nos lecteurs en auront des échos.

Nous continuons par contre le recueil et la publication des dessins d'enfants pour nos *Genèses*.

Un camarade nous écrit : « Pour ce qui concerne les *genèses*, nous aurions un rendement beaucoup plus intéressant si nos camarades savaient ce qu'est une *genèse* et quelle est son importance. Et là je parle par expérience. »

Nous donnerons donc quelques explications qui encourageront de nombreux camarades à se joindre à ceux qui nous ont déjà fourni des masses imposantes de précieux documents.

D'autres pédagogues ont recueilli, classé et publié avant nous des dessins d'enfants qu'ils se sont évertués à expliquer pour en tirer des enseignements psychologiques, pédagogiques, sociaux, psychiques ou artistiques.

Mais tous ces dessins avaient, en général, une tare que nous pourrions dire rédhibitoire: ils n'étaient pas l'expression naturelle et spontanée des enfants. Ils étaient, la plupart du temps, influencés directement et indirectement par les leçons adultes, par la position mineure des dessins d'enfants dans le processus éducatif, par tout le complexe de la discipline scolastique. Ils étaient, nous l'avons dit à diverses reprises, des dessins d'enfants en cage, qui pouvaient avoir parfois leur originalité, mais qui n'en étaient pas moins, dans une certaine mesure, de faux documents. Les observations faites sur de tels documents, les conclusions de leur examen, sont donc tout particulièrement sujettes à caution.

Des psychologues et des pédagogues, parlant de dessins scolaires d'enfants, avaient mené d'imposantes études

sur la naissance et l'évolution de ces dessins. C'est ainsi que nous avons critiqué, sur la base de nos documents, certaines études du bonhomme, de la construction de la maison ou de la représentation des animaux familiers. Tout comme nous avons reconsidéré le processus naturel d'apprentissage de l'écriture et de la lecture, nous reconsidérerons la *genèse* du dessin enfantin sous ses divers aspects.

Nous avons déjà publié : *La Genèse de l'Homme*, et l'an dernier, *la Genèse des oiseaux*. Nous voudrions publier sous peu :

La genèse des maisons

La genèse des animaux

La genèse des autos et camions.

Mais pour cela il nous faut des centaines et des milliers de dessins libres et spontanés comme base de notre étude. Cette masse de documents, nos adhérents seuls peuvent nous la fournir.

Nous pouvons envoyer une ramette de papier Gestetner à tous les camarades de tous cours, qui s'engagent à laisser dessiner leurs enfants et à nous envoyer les documents valables.

Nous ne donnons naturellement aucune directive. Il ne s'agit pas de demander à votre élève de dessiner une maison : il dessinerait alors un camion. Laissez-le dessiner librement : nous aurons sûrement dans son abondante production les éléments des *genèses* à venir.

Quand nous aurons publié ainsi 5 à 6 *genèses*, nous pourrions alors les réunir en un volume qui sera comme un point de départ des études à mener dans le cadre de la nouvelle psychologie.

(Prière d'indiquer sur chaque dessin le nom, l'âge et la commune. Ne pas faire mettre de couleurs. Faire dessiner en noir de préférence, au crayon ou au stylo-bille.)

C. FREINET.

Collection Science-Jeunesse : Robert de la CROIX. — *Les Disparus du Pacifique*. (Ed. Plon.)

Cette collection de *Science-Jeunesse* se présente sous une formule qui nous serait, a priori, sympathique : elle se propose de faire connaître aux jeunes lecteurs, en tenant compte des dernières découvertes historiques et scientifiques, les questions passionnantes que pose l'univers.

Le présent volume traite des plus mystérieux drames de la mer, du 18^e siècle à nos jours.

L'ouvrage est bien illustré et bien présenté. Peut prendre place tout à la fois dans la bibliothèque de lecture et dans la bibliothèque de travail.

©E.D.

André THIÉBAUT : *Jouets à vent* (cerfs-volants, aéroplanes, et moulins d'enfants) (Collection Vie Active — Pres-ses d'Île de France, Paris.)

©E.D.

M. D. CHENU : *Pour une théologie du travail*. (Editions du Seuil.) Nous en rendrons compte ultérieurement.

Daniel FAUCHER, doyen honoraire de la Faculté de Toulouse : *Le Paysan et la machine*. (Les Editions de Minuit, Paris.)

Nous en parlerons longuement dans un prochain numéro.

©E.D.

Santé et Enfance. « Europe », N^o spécial sur la Chine. (Editeurs Réunis, 24, Rue Racine, Paris 6^e). Ce N^o est vraiment remarquable. En ce qui nous concerne, signalons l'article du Dr d'GEL-nitz : *La Santé et l'Enfance*.

R. L.

©E.D.

13 élèves : 5 CMI — et 8 CM2 — bourg du Nord-Finistère, 3 km. de mer, primeurs du Léon : artichauts, choux-fleurs, recherchent d'URGENCE, pour échange et correspondance régulière, classe équivalente tirant journal imprimé. De préférence Suisse romande, Côte d'Azur, Savoie. Ecrire : LE GUIL-LOU Denis, école publique de garçons, Henvic (Finistère).

JOURNÉES D'ÉTUDES sur les colonies de vacances

Les Centres d'Entraînement aux Méthodes d'Éducation Active organisent, avec le concours de la Jeunesse au Plein Air et de l'Union Française des Œuvres d'Études consacrées à l'Encadrement des colonies de vacances, qui se dérouleront les 28, 29 et 30 décembre 1955, à la Maison de la Chimie, 28, rue Saint-Dominique, Paris-VII^e.

En 1955, le sujet général : *l'Encadrement des colonies de vacances* sera étudié en quatre sections correspondant aux quatre postes de la colonie : moniteurs, directeurs, économes et personnel médical.

Pour les inscriptions, les conditions de participation et pour tous renseignements complémentaires, s'adresser aux C.E.M.E.A., 6, rue Anatole de la Forge, Paris-XVII^e.

A la veille des élections

Au moment où se préparent des élections qui auront, comme toutes les élections d'ailleurs, une portée capitale sur les destinées de l'Ecole publique, des camarades nous disent qu'il y aurait urgence à rappeler notre position, ne serait-ce qu'à l'intention des jeunes.

Nous le faisons bien volontiers, en un style délibérément schématique qui n'empiètera qu'insensiblement sur le travail qui est notre raison d'être :

1° **Nous sommes révolutionnaires**, en ce sens que nous ne nous contentons jamais des positions prises, que nous ne craignons point de reconsidérer les problèmes, de bousculer des idoles, d'aller à contre-courant pour chercher, en toute liberté et indépendance, les solutions qui nous paraissent les meilleures pour notre métier d'éducateur.

2° **Nous sommes laïques**, c'est-à-dire que nous sommes ennemis des dogmes quels qu'ils soient ; que nous voulons, dans tous les domaines, penser par nous-mêmes, critiquer, expérimenter, réfléchir pour nous engager librement dans les voies que nous aurons choisies.

3° **Nous sommes des éducateurs** : dans toutes les questions que nous avons à examiner, psychologiques, sociales, morales, politiques, nous raisonnons et nous agissons dans le sens d'une meilleure éducation des enfants qui nous sont confiés.

4° **Nous sommes essentiellement unitaires**, et cela non point accidentellement, par tactique, au moment des élections, mais par nature et fonction pour ainsi dire.

Nous savons par expérience que, lorsque nous nous appliquons tous, pratiquement et loyalement à la résolution des problèmes d'éducation des enfants du peuple ; lorsque nous réalisons au lieu de bavarder, nous nous trouvons toujours d'accord entre travailleurs, quelles que soient nos opinions ou nos croyances.

Dans la pratique, et cela depuis vingt ans, nous avons toujours collaboré en toute camaraderie, dans notre mouvement de l'Ecole Moderne, avec des éducateurs de toutes tendances laïques.

Nous invitons tous les éducateurs et tous les travailleurs à collaborer fraternellement pour les œuvres vitales qui leur sont communes — l'Ecole en particulier — et de resserrer sans cesse les liens d'unité qui nous permettront de triompher.

5° **Nous voulons être des citoyens actifs** pour préparer les citoyens libres de demain. L'éducateur ne saurait se désintéresser des questions sociales, syndicales et politiques. Il doit, dans tous les domaines, être un militant, capable de pousser à la roue, sans sectarisme, avec tous les citoyens qui sont désireux de donner aux enfants le maximum de développement, d'instruction, d'éducation et de culture.

6° Nous restons toujours fidèles à notre formule : **Former en l'enfant l'homme de demain**, et nous devons, dans tous les domaines, mener une action rigoureuse pour que nous puissions remplir notre fonction avec efficacité, lucidité et dignité.

7° Nous sommes des travailleurs et nous savons que, sur le plan du travail, nous nous trouvons toujours d'accord avec les autres travailleurs. C'est notre souci permanent d'œuvrer, non seulement théoriquement, mais aussi techniquement et pratiquement qui crée entre nous cette fraternité Ecole Moderne que nous souhaitons voir s'étendre à la masse des travailleurs.

8° Nous souhaitons que cette union des travailleurs nous permette d'avoir, aux prochaines élections, les représentants progressistes et laïques qui sauront soutenir et aider nos communs efforts.



ou refus des enfants de moins de 6 ans (2^e arr.) - 2 classes dans un appartement de Directeur, 2 classes dans un même préau (9^e) - Une école=baraquement dans la zone - Aux HLM, classes dans des boutiques: la rue, bouchée sert de cour, avec les poussières venant des logements - Classes=wagons quai Semmapes. Notre camarade Soubsoil de la S.&O nous montre une photo de classes dans des caves .

Les écoles deviennent un danger pour les enfants, dans les escaliers, les cours ou les portes et l'hygiène ne compte plus (W.C, lavabos insuffisants, surfaces et volumes ridiculement réduits).

- EFFECTIFS .-

POURCENTAGE MINIMUM à PARIS .-40 à 50 élèves = 31,5 % des classes; 36 à 40 élèves = 28,4% des classes. L'an prochain c'est 50 % des classes qui auront plus de 40 élèves. Il manquera 1000 classes primaires .l 'an prochain dans la Seine. A St Maur 50 classes ont plus de 50 élèves et l'admission se fait à partir de 5 ans dans les Maternelles . Les petits y passent une partie énorme dans les couloirs ou vestiaires. Dans la Seine, il aurait fallu 200 classes de plus, à partir de 5 ans, et 700 à 800 classes de plus pour l'admission normale à 2 ans. Il manque environ 2000 classes dans les maternelles et le primaire réunis .

Dans la technique malgré la sélection due à la misère (il faut payer à l'entrée entre 15 et 30.000 d'outils, bleus de travail, etc...) on refuse des élèves. Pourtant, ce sont les années creuses pour l'entrée dans la technique et c'est là/la ^{que} crise des effectifs est la plus intense, avec une moyenne générale dans la région parisienne de 40 à 50 élèves à qui il faut beaucoup de places. 60 écoles ont donc refusé 15.990 élèves .

A Puteaux, 650 élèves, mangent " au lance-pierre " en groupes successifs avec 2 personnes de service !!

- MANQUE DE MAITRES .-

Pour la Seine, il manquera en 1956, 3500 maîtres pour revenir à la situation d'autrefois. La situation est irremédiable car il n'y a même plus de solution de fortune . Dans la technique, il faut 1292 professeurs de plus et 147 sont reçus au professorat.

Le rapporteur demande enfin que les départements fournissent rapidement leurs statistiques.

Diverses interventions suivent où se fait jour le souci de méthodes actives, devenues impossibles.

M. CHARLOT prend la parole: Au lycée Voltaire les classes du 1^{er} dépassent 40 élèves. Le lycée Charlemagne refuse des élèves pour ne pas dépasser 35 par classe. A Louis le Grand, toutes les classes de 2^e et 1^{er} ont entre 40 et 45 élèves sauf trois. Le Directeur du 2^e degré a parlé de former 5000 maîtres en 3 ans. Plus tard à la suite d'une intervention, le ministère dit n'être pas au courant. Pendant ce temps, les élèves du Lycée Voltaire, changent de local à chaque cours et parcourent ainsi les 2 km 700 de couloir .

Le délégué de Lyon demande des débats publics à la veille des élections.

Proposition de M. LE GALL. - 1 - Plan à longue échéance, pour la construction de locaux, avec les moyens financiers que cela implique. 2- Formation accélérée des maîtres. 3 - Principe adopté par 65 représentants de l'Education Nationale: les

dépenses pour l'Education sont constructives et rentables; les dépenses de guerre sont destructives. 4- Egalité totale d'accès pour les ruraux comme pour les urbains, etc..

M. Globton parle de la soit disante préparation accélérée des débutants.

Roger Lallemand propose d'imiter le Cartel d'Action Laïque en demandant aux partis d'insérer dans leur programme les points que nous aurons précisés .

Le Gall propose alors les points suivants :

- 1.- Contact direct avec les partis .
- 2.- Lettres aux candidats
- 3.- Action auprès des parents
- 4.- Action auprès des syndicats
- 5.- Contrôle des élus par les comités locaux

Une commission mettra au point le plan d'action dès cette semaine, chez Mme Ronbakine.

II.- COLONIES DE VACANCES .-

Mme Delamarre signale l'augmentation des effectifs . Elle demande que les comités locaux sollicitent des J.A. les chiffres officiels: nombre de colonies, nombre d'enfants envoyés par les différentes collectivités.

Ce sont maintenant des enfants plus aisés qui vont en colonie .

Dans l'avenir, le nombre d'enfants s'élèvera encore et les moniteurs manqueront . Il faudrait prévoir leur formation soit par des stages de 10 jours et obligation de remplir dans leur entreprise ou par des cours du soir . Elle signale un ouvrage de Gisèle Defays; le moniteur, la monitrice?. Elle demande que des voeux soit adressés au prochain congrès des C. E. M. A.

III.- CINEMA (Mme Malleret)

Dans la région Parisienne, 70 % des enfants vont au cinéma 2 ou 3 fois par mois. Les parents semblent soucieux de la qualité mais ne savent pas toujours ce qu'est un bon film.

Il faudrait exiger des crédits et des bons films et alerter les parents sur ces deux nécessités.

Un décret dangereux veut commercialiser le film enfantin. La commission officielle ne comporte que des représentants des ministères !

Comme nous, beaucoup, et de toutes tendances ont demandé à y participer; 3 Ministères ont répondu et accepteraient des délégués du Mouvement .

Plan d'action proposé:

- 1.- Action contre les mauvais films, y compris auprès des parents
- 2.- Surveillance des projections du jeudi
- 3.- Contact avec autres organisations
- 4.- Projections faisant connaître les bons films
- 5.- Action pour obtenir bons films et crédits
- 6.- Un bulletin spécial va paraître
- 7.- Organisation de la 7^e journée du film enfantin.

M. Ridand d'Arueil intervient: il a visité tous les patronages et les réunions successives ont lieu dans les 3 patronages laïque, catholique et protestant. Les séances ont eu lieu le jeudi puis le dimanche pour concurrencer les mauvais films.

Une discussion s'engage sur la présence des parents. Finalement on tombe d'accord sur cette formule. Leur présence est désirable par le contact qu'on prend avec eux mais il faut leur demander le silence total, pour ne pas déranger la discussion avec les enfants.

Lallemand demande que les ciné-clubs fassent connaître les films qu'ils ont appréciés (adopté)

Il faudrait que localement, le Comité voit le Directeur de Salle, le Préfet quant à la mauvaise qualité des films, aident les Directeurs de Salle à établir leurs programmes en leur signalant les bons films.

Lallemand propose que les Comités signalent les bons films dans toute la presse (noté).

-. QUESTIONS DIVERSES .-

Une campagne de presse sur les MOINS DE 35 ELEVES par classe est demandée.

Une commission d'enquête sera nommée d'accord avec les Comités Algériens pour s'enquérir en Algérie sur toutes les questions débattues.

La propagande sera organisée au Salon de l'Enfance surtout " pour moins de 35 élèves par classe ".

En décembre aura lieu une exposition du Livre pour enfants. La CEL y participera avec ses albums, B.T, albums de B.T, Gerbes-Enfantines.

Nos films sont également compris dans la liste générale.

Notre ICEM continuera à collaborer de façon constructive avec le Mouvement National pour la Défense de l'Enfance dont les buts sont très proches des nôtres.

A. LHULLERY

Malheureusement, les décisions de cette réunion et le contenu d'un tract: MOINS DE 35 ENFANTS par classe ont suscité chez nos adhérents des craintes qui se sont fait jour à la réunion du Groupe Parisien de l'Ecole Moderne du 17 Septembre.

Après une longue discussion en présence de Mme LHULLERY, les décisions suivantes ont été prises, qui ont été communiquées au Mouvement de Défense de l'Enfance par notre ami Rigobert, Président du Groupe.

Les membres du Groupe Parisien de l'Ecole Moderne (Techniques Freinet) réunis en Assemblée Générale le 17 Novembre 1955, au Musée Pédagogique à Paris,

Etudiant le tract "35 élèves par classe" diffusé par le mouvement de la défense de l'enfance,

Constatent que ce chiffre de 35 élèves est sans doute valable pour les écoles de la région parisienne dont les classes ne comportent en général qu'un seul cours,

Mais que dans les classes uniques, ce nombre est trop élevé pour qu'un travail efficace puisse être fait par les enfants

En conséquence,

Le Groupe Parisien demande au Mouvement pour la Défense de l'Enfance de vouloir bien envisager un additif à son tract "35 Enfants par classe" rédigé en ces termes:

"Moins de 35 enfants par classe, étape vers les 25 élèves" effectif idéal pour un travail profitable à tous .

Le Groupe Parisien craint qu'une action engagée uniquement sur "Moins de 35 enfants" n'amène le futur parlement à n'envisager que ce nombre et se contenter de cette solution qui ne devrait être qu'un palier rapide vers les "25 enfants par classe".

Pour extrait conforme

Le Président du Groupe Parisien

P. RIGOBERT

Il serait souhaitable qu'un accord puisse intervenir et qu'une campagne de signatures d'adresses soit organisée à travers la France. La solution préconisée par le Groupe Parisien nous paraît sage et nécessaire, le mot d'ordre 35 enfants par classe ne pouvant absolument pas être diffusé et défendu hors des grandes villes, dans la masse des classes hétérogènes qui pâtissent autant que les classes homogènes de la surcharge catastrophique qui menacent les destins des enfants et de l'Ecole Laïque.

C. FREINET

